

CLÉLIE,
HISTOIRE ROMAINE
TOME 4 - BERELISE

MADELEINE DE SCUDÉRY



Éditions l'Escalier

Clélie,
histoire romaine

Un roman précieux
par Madeleine de Scudéry

1660

Tome quatrième sur dix
Texte intégral

Berelise



L'ensemble des dix tomes de Clélie, histoire romaine, a été publié entre 1654 et 1660, signé par le frère de Madeleine de Scudéry. Celui-ci ne semble avoir participé à l'élaboration de cette œuvre qu'en tant que conseiller (pour les scènes de guerre, notamment), mais il était à l'époque préférable d'être édité sous un nom masculin.

Cette présente édition de 2022 rassemble le texte intégral de ce roman précieux publié en plein âge baroque. Seuls certains termes ont été actualisés (après-dîner pour après-dînée, par exemple) ; et certains aspects de la structure du texte modernisés (comme la présentation des dialogues avec usage de tirets).

Pour le reste (comme pour le féminin de « amour »), rien n'a été changé.

Note de l'éditeur

DEUXIÈME PARTIE

LIVRE DEUXIÈME

Comme Brutus n'avait plus rien de caché pour Aronce, il fut le lendemain au matin lui faire une visite à sa chambre, lui semblant qu'il trouverait quelque consolation à s'entretenir avec un amant malheureux aussi bien que lui. Et en effet, ces deux illustres amants se parlèrent d'abord avec plus de tendresse qu'auparavant, et l'amour unit si fort leurs cœurs, qu'ils s'entretenirent avec beaucoup de douceur quoiqu'ils fussent tous deux misérables et ne parlassent que de choses mélancoliques. Pendant qu'ils s'entretenaient ainsi et qu'Herminius agissait secrètement par le moyen de ses amis et pour les choses qui regardaient la passion qu'il avait dans l'âme, et pour tout ce qui pouvait nuire à Tarquin ou servir à Aronce, l'adroit Amilcar agissait de son côté et pour Aronce et contre Tarquin, et pour Clélie et pour Plotine, et pour toutes les autres captives. Il tâchait même d'engager la fière Tullie à délivrer toutes ces prisonnières, principalement les deux à qui un intérêt d'amitié et d'inclination l'attachait. Il écrivait à Tarquin, au Prince Sextus, à Artemidore, à Zenocrate et il avait pourtant encore le temps de faire de ces sortes de choses qu'on ne fait que par une certaine oisiveté enjouée, car Herminius et lui firent chacun une petite chanson à l'usage d'Afrique, qui étaient les plus jolies du monde. Elles avaient un certain tour galant où l'on trouvait tout à la fois de l'amour, de l'esprit, de l'enjouement, et de la raillerie. Ils ne s'étaient pourtant servis que d'expressions simples et naturelles, et il semblait même qu'ils n'avaient songé qu'à badiner en faisant ces chansons, et qu'il n'était pas possible de ne penser point ce qu'ils avaient dit.

Cependant, comme on avait envoyé au camp pour faire venir Celere et Zenocrate, ils vinrent à Rome sans qu'on y trouvât rien à dire car, durant la trêve, tous les jeunes gens allaient continuellement du camp à Rome, et de Rome au camp. Artemidore même ne pouvant souffrir que Zenocrate et Celere fussent plus heureux que lui, partit avec eux pour voir Aronce qui avait puissamment attaché son cœur. De sorte que ces trois hommes étant arrivés à Rome et ayant la liberté de voir Aronce en secret aussi bien qu'Herminius, ils passèrent quelques jours dans une société tout à fait douce pour des malheureux. Car comme ces nouveaux venus étaient du secret, ils furent presque toujours tous ensemble. Il se trouva même que Racilia, Hermilie, Valerie et Sivelia furent, deux après-dîners, d'une société qui était sans doute toute composée de personnes infiniment accomplies et infiniment agréables. Outre qu'Aronce, Brutus, Amilcar, Herminius et Celere étaient les plus honnêtes gens du monde, il est encore certain qu'Artemidore et Zenocrate, avaient un mérite extraordinaire. Artemidore était bien fait, il avait de l'esprit, du jugement et de la grandeur dans l'âme, mais il possédait si également tout ce qu'il avait de bonnes qualités, qu'encore qu'il fût très honnête homme ce n'était pourtant pas un de ces gens qui se font un caractère particulier et qui ne ressemblent à personne, quoique beaucoup de gens vou-

lussent leur ressembler. Pour Zenocrate, il était grand, de belle taille, et de bonne mine. Il avait les yeux beaux, les dents belles, le teint vif, les cheveux bruns, un sourire très agréable et une physionomie heureuse qui faisait qu'il plaisait infiniment pour peu qu'il eût dessein de plaire et qu'il ne se laissât pas aller à une certaine indifférence languissante à laquelle son tempérament le portait. Elle lui donnait quelquefois une paresse d'esprit qui le faisait paraître rêveur et l'obligeait à garder, en certaines occasions, une espèce de silence mélancolique qu'on ne pouvait souffrir sans quelque léger dépit, quand on savait qu'il eût pu, s'il eût voulu, parler plus agréablement que la plupart des gens à qui il donnait une si paisible audience. Cependant, cet aimable paresseux avait un tour dans l'esprit, galant, délicat et particulier, soit qu'il écrivît en vers ou en prose, et l'on peut assurer sans flatterie que s'il eût eu le cœur un peu plus capable d'attachement, il eût été fort propre à faire d'illustres conquêtes. Zenocrate était, comme je l'ai déjà dit, beau et de bonne mine, il avait infiniment de l'esprit, et de l'esprit doux et agréable, il l'avait galant. Il était sage et discret, il avait une bonté infiniment charmante, toutes ses inclinations étaient nobles. Il était même modeste, respectueux et fidèle à ses amis. Mais après tout, il avait une paresse dans le fond du cœur qui faisait qu'encore qu'il fût tel qu'il faut être pour être un galant heureux, il n'eût peut-être pas voulu être extraordinairement amoureux d'une très belle personne, quand même il eût été assuré de n'être pas maltraité, tant il craignait les entreprises pénibles. Il avait pourtant des commencements d'amour qu'on eût dit qui devaient avoir de la suite, mais on était tout étonné que le feu qu'on avait vu briller le matin, s'éteignait le soir. Je ne sais même ce qu'il eût fallu faire pour en faire un amant opiniâtre, car la facilité eût empêché sa passion d'augmenter, la grande difficulté eut rebuté son esprit, et la seule pensée d'une longue constance lui eut fait peine. Il n'eût pas voulu s'engager à aimer une personne qui n'eût pas été au-dessus de lui, et toutefois, il n'eût pu se résoudre que malaisément à en aimer une de cette qualité si la Fortune ne l'y eut comme forcé tant il aimait peu à entreprendre les choses difficiles. Aussi avait-il passé tout le commencement de sa vie sans avoir de ces demies maîtresses qu'on aime sans inquiétude, qu'on sert sans assiduité, et qu'on quitte sans chagrin à la première occasion qui s'en présente. Ce n'est pas qu'il ne soutînt qu'il avait aimé ardemment et qu'il ne dit qu'il pouvait même aimer encore de cette manière, mais les intelligents en tendresse ne croyaient point qu'il fut capable d'un fort grand attachement. Cependant, s'il était accusé de quelque tiédeur et de quelque inconstance en amour, il était connu pour être fort sincère et fort agréable en amitié, et il était en effet si aimable, et si digne d'estime, qu'on ne pouvait pas le connaître sans l'estimer et sans l'aimer infiniment. Artemidore et lui étant donc joints avec leurs illustres amis, cette société eût été tout à fait charmante si ceux qui la composaient eussent été plus heureux qu'ils n'étaient.

Il y eut pourtant une petite trêve de chagrin pour Aronce qui fit que le voyage de Celere et de Zenocrate qui avait été résolu, fut différé, car Amilcar apprit à cet illustre malheureux, qu'il avait eu une grande conférence avec Tullie, qu'il était le confident de la jalousie qu'elle avait dans l'âme, et qu'il ne désespérait pas de l'obliger à délivrer Clélie. Il lui dit de plus, que cette fière personne lui avait promis de suborner celui qui la gardait, et que de son côté, il s'était engagé à mener

cette belle fille en Afrique et à ne l'en laisser jamais revenir. De plus, on sut que ceux d'Ardée qui négociaient avec Tarquin, demandaient avant toute chose qu'on leur rendît les captives, qu'ainsi il pourrait être que Tarquin refusant de le faire, irriterait le peuple et les soldats qui murmuraient avec raison de voir qu'il aimerait mieux continuer la guerre que d'accorder une chose qui paraissait être de si peu de conséquence, et que par ce moyen, il serait peut-être possible d'exciter quelque mouvement et dans Rome et au camp, où ils auraient besoin de deux hommes aussi braves que l'étaient Zenocrate et Celere. Ainsi leur départ étant différé et l'espérance étant dans le cœur d'Aronce, la conversation devint un peu plus gaie.

Il arriva pourtant une aventure qui pensa troubler cette favorable disposition car comme les choses étaient en cet état, des personnes inconnues firent, une nuit, une entreprise pour enlever Clélie. En effet, on posa des échelles aux fenêtres de sa chambre, quelques-uns des gardes qui étaient de l'intelligence ayant donné l'entrée de la porte d'un jardin à ceux qui les posèrent. Il est vrai qu'ils furent contraints de se retirer, parce que celui à qui Tarquin avait confié la garde de Clélie ayant entendu quelque bruit, s'éveilla, et fut avec une partie des ses compagnons dans ce même jardin, où ils trouvèrent un homme de bonne mine qui était à la tête de dix ou douze autres, pendant que deux soldats déterminés étaient montés à deux échelles posées contre les fenêtres de la chambre de Clélie, qui se trouva alors dans un embarras étrange. Car elle ne savait si ceux qui faisaient effort pour ouvrir ses fenêtres étaient amis ou ennemis. Elle ne voyait pourtant pas d'apparence que cette entreprise fût faite par Aronce puisqu'Amilcar qui avait la liberté de la voir, ne l'en avait pas avertie, de sorte qu'elle trouvait beaucoup plus de vraisemblance à penser que c'était la cruelle Tullie qui la voulait avoir en sa puissance. Si bien qu'elle et Plotine étaient en une peine inconcevable. Leur frayeur ne dura pourtant pas longtemps, car quelque brave que fût celui qui avait fait cette entreprise, il fallut qu'il cédât au nombre. Joint que ceux qu'il avait laissés pour s'assurer de la porte du jardin par où il était entré s'étant effrayés, on la fit fermer. Après quoi, il n'y eut plus nulle autre résolution à prendre à celui qui avait entrepris ce hardi dessein, que de se rendre ou de mourir en désespéré. Et comme l'état de son âme ne lui permettait pas d'espérer de pouvoir vivre heureux, il choisit le dernier, et fit des choses si prodigieuses que Clélie et Plotine qui étaient levées et regardaient ce qui se passait dans ce jardin que la Lune commençait d'éclairer, eurent pitié de l'état où elles voyaient un si vaillant homme, dont elles ne pouvaient pourtant discerner le visage. Clélie eut même alors quelque crainte que celui qu'elle voyait ne fut Aronce, tant il lui paraissait brave, si bien qu'aimant mieux s'exposer à sauver la vie à un vaillant ennemi, que de laisser périr un fidèle amant, elle se mit à crier à celui qui la gardait qu'il ne fit pas tuer un homme abandonné par les siens, car il ne lui en restait plus aucun qui ne fut hors de combat. La voix de Clélie persuadant alors celui à qui elle parlait que peut-être savait-elle qui était cet inconnu qui se défendait si opiniâtrement, et croyant que ce serait rendre un grand service à Tarquin que de mettre ce vaillant homme entre ses mains, il commanda aux siens de tâcher de le prendre et leur défendit de le tuer. Cependant, ce brave étranger qui avait entendu ce que Clélie avait dit, tourna la tête pour tâcher de la voir, de sorte que trois

de ceux qui l'environnaient se servant de cet instant, se jetèrent sur lui et lui saisissant l'épée, la lui arrachèrent, quoiqu'il fût des efforts terribles pour les en empêcher. Ce n'est pas qu'il ne fût très dangereusement blessé en divers endroits mais c'est qu'ayant résolu de mourir puisque son entreprise avait manqué, il agissait en désespéré. Il fallut pourtant qu'il cédât au nombre et qu'il se laissât même conduire où voulurent ceux qui l'avaient désarmé, car il perdit tant de sang en se débattant qu'à peine pouvait-il se soutenir. Cependant, comme cela ne pût se passer sans un assez grand bruit, tout le monde du palais en fut éveillé, et la cruelle Tullie en fut avertie. La jalousie occupant alors tout son esprit, elle était bien plus irritée contre celui qui avait empêché Clélie d'être enlevée, que contre celui qui l'avait voulu enlever. Elle voulut pourtant savoir son nom mais on lui dit que personne ne le connaissait, et qu'il ne voulait pas dire lui-même qui il était. Tullie demanda alors s'il n'était demeuré aucun des siens vivants, mais on lui répondit que deux de ceux qu'il avait employés en cette occasion et qui étaient blessés aussi bien que lui, ne le connaissaient pas eux-mêmes, ou disaient ne le pas connaître. Tullie n'en pouvant donc tirer nul éclaircissement, envoya chercher Amilcar pour tâcher de découvrir si cet inconnu avait agi pour Aronce.

D'autre part celui qui avait Clélie en garde, envoya dire à Tarquin ce qui s'était passé, et il s'en épanchait le lendemain un si grand bruit dans Rome qu'il fût bientôt jusqu'à Aronce. Il y fut même de toutes les manières dont le caprice du monde publiait la chose car les uns disaient que cela avait été Tullie qui avait voulu avoir les prisonniers en sa disposition, les autres que Tarquin pour les avoir en sa puissance sans irriter Tullie avait voulu faire faire ce prétendu enlèvement qui avait manqué par un malentendu entre ceux qui étaient de l'intelligence, et ceux qui n'en étaient pas. Les autres, que c'était Aronce, quelques-uns que c'était Horace, et ils tournèrent la chose de tant de diverses manières, qu'il n'y avait nulle vraisemblance à aucune. Aronce sachant tous ces divers bruits par Brutus, par Artemidore, par Zenocrate, et par Celere, était en une peine étrange parce qu'il ne pouvait comprendre cette aventure. Il savait bien qu'il n'y avait point de part, Herminius l'assurait qu'il n'y avait nulle apparence qu'Horace fût parti d'Ardée ; ce ne pouvait être Tullie puisqu'elle employait alors Amilcar pour ce même dessein. Il n'y avait nulle raison de penser que ce fut Tarquin car il savait mieux conduire les entreprises. Aronce donc ne savait que croire, et plus il y pensait, moins il trouvait de vraisemblance à tout ce que son imagination lui proposait. Mais à la fin, il crut que comme le Prince Sextus avait eu une violente inclination pour Clélie, que celle qu'il avait eue depuis pour Lucrece avait passé, que ce prince qui était injuste et violent dans ses passions, avait voulu faire enlever cette belle personne pour l'ôter tout à la fois et à Tarquin, et à lui. Trouvant beaucoup plus de vraisemblance à cette opinion qu'à tout ce qu'on en disait, il s'y arrêta et en eut une douleur si sensible, qu'il forma le dessein de venger Clélie de cette violence, et de chercher les voies d'attaquer Sextus, en homme qui n'avait besoin que de lui-même pour le vaincre et pour le punir. Mais après avoir bien fait des desseins de vengeance, il vit entrer Amilcar, de sorte que ne doutant point qu'il ne pensât en cette rencontre ce qu'il devait penser, il fut au-devant de lui et lui adressant la parole : « Et bien, lui dit-il, mon cher Amilcar, croyez-vous

encore que Sextus soit plus amoureux de Lucrèce que de Clélie, après l'aventure de la dernière nuit. »

— Je vous assure, reprit Amilcar, que Sextus n'a nulle part à l'aventure dont vous parlez car je viens d'être l'agent de Tullie pour découvrir qui a fait cette entreprise, et je viens de parler à celui qui a si courageusement exposé sa vie en cette dangereuse occasion,

— Quoi, reprit Aronce, vous avez vu celui qu'on dit qui s'est si vaillamment défendu ?

— Oui, répliqua Amilcar, je l'ai vu, et j'ai vu en le voyant, que la Fortune ne vous a donné que d'illustres rivaux,

— Le bruit qui court que c'est Horace, reprit brusquement Aronce, est donc vrai ?

— Nullement, répliqua Amilcar, mais pour ne vous tenir pas davantage en peine, c'est le Prince de Numidie qui a fait cette grande action,

— Quoi ? s'écria Aronce, c'est Maharbal qui m'a voulu une seconde fois ôter Clélie ?

— Il n'en parle pas ainsi, reprit Amilcar, car il proteste qu'il n'a prétendu autre chose que l'ôter des mains de Tarquin pour la remettre entre celles de Clélius et de Sulpicie, qu'il assure s'être rapprochés de Rome,

— Eh, de grâce, Amilcar ! dit alors Aronce, dites-moi tout ce que vous savez de cette aventure, et comment vous la savez ?

— Puisque vous voulez tout savoir, reprit Amilcar, il faut que je vous dise que Tullie m'a envoyé quérir. J'ai obéi à ses ordres et je l'ai trouvée avec une fureur sur le visage qui m'a épouvanté. D'abord elle m'a accusé de savoir quelque chose de l'entreprise de la dernière nuit mais je lui ai dit si fortement que je n'en savais rien, que comme elle a infiniment de l'esprit, elle a bien connu que je ne mentais pas. Ne sachant alors que penser, elle m'a envoyé vers celui qui avait paru être le chef de cette entreprise, mais je vous avoue que j'ai été bien étonné lorsque j'ai reconnu le Prince de Numidie. Pour lui, comme il était dans un chagrin étrange, et qu'il est fort blessé, il ne m'a pas regardé quand je me suis approché de lui, mais dès qu'il a entendu ma voix, il a tourné la tête de mon côté et me tendant la main : « Quoique vous ayez toujours été ami de mon rival, m'a-t-il dit, je ne laisse pas d'être bien aise de vous voir afin de pouvoir vous dire devant que de mourir, que je meurs désespéré de n'avoir pu ni l'aimer assez pour lui céder Clélie sans répugnance, ni le haïr autant qu'il fallait pour la lui disputer opiniâtrement, et pour achever de m'obliger, assurez-le, si vous le voyez jamais, que je n'avais prétendu autre avantage en délivrant Clélie, que celui de la mettre en liberté, et de la rendre à Clélius et à Sulpicie qui se sont approchés de Rome et qui sont présentement à... Comme il a voulu prononcer le nom du lieu où ils sont, il est tombé en faiblesse. On a pourtant fait tout ce qu'on a pu pour le faire revenir, et il est revenu en effet, après une heure de repos et de remèdes. Mais sa raison ne lui est pas revenue avec le sentiment, car depuis cela, il n'a plus su ce qu'il me disait et je n'ai pu lui faire dire où était Clélius, ni Sulpicie. Joint que voyant qu'il n'avait plus de raison, j'ai jugé qu'il serait dangereux qu'il me le dit devant tant

de gens, car auparavant il me parlait sans qu'ils l'entendissent. Cependant, ajouta Amilcar, quoique le Prince de Numidie soit votre rival, j'ai cru que vous me blâmeriez vous-même si je le laissais maltraiter, et qu'il était à propos de dire sa condition à Tullie, et de la faire savoir à Tarquin vers qui on a envoyé exprès pour lui apprendre ce qui s'est passé. D'ailleurs, en faisant savoir que c'est le Prince de Numidie qui a voulu délivrer Clélie, je vous empêche de pouvoir être soupçonné de la chose, et je m'empêche moi-même d'en pouvoir être accusé.

— Vous avez sans doute fait ce que j'eusse fait moi-même, répliqua Aronce, mais ce qui m'afflige fort, c'est que je crains bien que cet accident ne fasse resserrer Clélie, et que le dessein que nous avons ne réussisse pas,

— Comme c'est par Tullie que j'espère que nous la délivrerons, répondit Amilcar, cet accident ne change rien pour nous, au contraire, celui qui garde Clélie l'ayant si bien gardée acquerra un nouveau crédit auprès de Tarquin par cette aventure, de sorte que si Tullie le suborne comme elle se le promet, la chose est sans difficulté, ainsi il faut se donner patience. »

Cependant, bien que ce qu'Amilcar disait ne fût pas éloigné de vraisemblance et que ceux qui aiment aient accoutumé d'espérer sur des fondements plus faibles, Aronce parut fort chagrin. De sorte qu'Amilcar lui en demandant la cause, il lui avoua qu'il ne pouvait se consoler lorsqu'il arrivait que quelqu'un de ses rivaux donnait une marque d'amour à Clélie. « Les dieux savent, ajouta-t-il, si je suis capable d'envie et s'il m'est jamais arrivé d'envier la gloire de qui que ce soit ! Mais lorsqu'il s'agit de la passion que j'ai dans l'âme, j'avoue que je ne puis m'empêcher d'avoir de la douleur quand j'entends dire seulement quelque grand témoignage d'amour que quelque amant a rendu à sa maîtresse. Jugez donc ce que je dois faire quand j'apprends qu'un rival, et un rival qui a mille bonnes qualités, vient d'exposer sa vie pour le salut de la personne que j'aime et qu'elle l'a vu combatte de ses propres yeux, puisqu'étant aussi généreuse qu'elle est, il est impossible qu'elle n'en ait point de reconnaissance quand elle saura que c'est Maharbal qu'elle a vu combatte,

— Ha, Seigneur ! répliqua Amilcar, la chose n'est pas ainsi car j'ai vu Clélie, je lui ai dit le nom de celui qu'elle a vu se défendre si courageusement, mais bien loin de lui en savoir gré elle croit qu'en voulant l'ôter de la puissance de Tarquin, il avait les mêmes sentiments qu'autrefois lorsqu'il la voulait tirer de celle d'Horace, quand il le combattit sur le lac de Trasimène¹. Ainsi cette délicatesse d'amour que vous venez de me témoigner, vous cause une douleur qui n'a point de fondement raisonnable,

— Quoi ! reprit Aronce, vous ne croyez pas que j'aie un juste sujet de me plaindre de l'état où la Fortune me réduit ? Quoi ! vous croyez que je puisse supporter sans peine d'être prisonnier volontairement, de peur de l'être malgré moi, et de ne pouvoir délivrer Clélie ? Ha, Amilcar, poursuivit Aronce, il n'est assurément guère plus difficile à Brutus de cacher sa raison, qu'il me l'est de me servir de la mienne d'une si étrange sorte, car enfin, si j'agissais continuellement, si

1. Voir tome 1.

j'exposais même ma vie à tous les moments pour délivrer Clélie, je souffrirais moins que je ne souffre en ne faisant rien que raisonner avec mes amis sur des espérances incertaines. Cependant, ajouta-t-il, je ne laisse pas d'être bien aise de savoir que cette entreprise qui fait tant de bruit n'est pas un effet ni de la haine de Tullie, ni de l'amour de Tarquin, ni de celle de Sextus,

— Ha ! pour Sextus, reprit Amilcar, n'en craignez rien car Artemidore m'a dit qu'il est plus amoureux de Lucrece qu'il ne l'a jamais été de personne, et qu'il est si peu maître de sa passion, qu'il ne peut s'empêcher d'en parler.

— Comme ce rival-là ne saurait nuire à Brutus, reprit Aronce, je ne puis m'empêcher de me réjouir qu'il soit le sien, puisque s'il ne l'était pas, je suis persuadé qu'il serait le mien, et qu'il le serait dangereusement pour Clélie, en l'état où est cette admirable fille. »

Pendant qu'Aronce parlait ainsi, Brutus arriva et, un moment après, Artemidore, Zenocrate, et Celere à qui on avait confié tout le secret de l'entreprise dont il s'agissait. Quant à l'amour que Brutus avait pour Lucrece, ils n'en savaient rien, de sorte que dans cette ignorance, ils ne firent point de difficulté de parler de la passion de Sextus pour cette belle et vertueuse femme, croyant bien qu'ils ne pouvaient faire un plus sensible plaisir à Aronce que de lui persuader que ce prince n'avait plus d'amour pour Clélie. Mais à dire la vérité, s'ils plurent à Aronce en parlant ainsi, ils affligèrent sensiblement Brutus qui sentit en cet instant, renouveler dans son cœur toute la haine qu'il avait contre Tarquin. Il lui sembla que son père et son frère venaient d'expirer. Il vit le renversement de sa maison comme s'il fût venu d'arriver. Tous les crimes du tyran et de Tullie lui remplirent l'imagination, et l'amour de Sextus pour Lucrece l'irrita d'une telle sorte, qu'il ne pût même souffrir qu'on dit qu'il fût amoureux. « On ne peut pas, dit-il à Celere qui parlait de la passion de ce prince, on ne peut pas raisonnablement appeler amour cette espèce d'emportement dont Sextus se trouve capable quand une femme lui plaît. Car si on cherchait bien dans son cœur, on n'y trouverait que des désirs impérieux qui ne respectent ni bienséance ni vertu. On trouverait, dis-je, que son esprit n'a nulle part à sa passion. Je suis même persuadé qu'il ne se soucierait pas d'être aimé et qu'il serait aussi content quand une femme se donnerait à lui par un lâche sentiment d'intérêt et d'ambition, sans même lui donner son cœur, que si elle était forcée par une violente affection, à favoriser son amour. Cependant, il est constamment vrai que quiconque sait aimer ne peut être parfaitement heureux s'il n'est autant aimé qu'il aime, et qu'il n'y a que ceux qui ont de la brutalité dans l'âme plutôt que de l'amour, qui ne se soucient pas du motif qui oblige une femme à les bien traiter.

— Il est vrai, dit alors Aronce, qu'une faveur intéressée est une médiocre faveur, et que je n'aurais pas grande obligation à une femme qui ferait, à cause de ma fortune, ce qu'elle ne ferait pas pour mon affection toute seule.

— Mais il arrive si souvent, reprit Amilcar, que ceux que la Fortune favorise ne méritent pas d'être favorisés par eux-mêmes, qu'ils auraient grand tort de se plaindre lorsqu'une femme les souffre plutôt par intérêt que par amour !

— J'en tombe d'accord, répliqua Artemidore, mais il faut avouer en même temps qu'une dame intéressée ne mérite pas d'avoir un amant qui la considère par nulle

autre cause que par celle de sa propre satisfaction, qu'ainsi Brutus a raison de dire que cette espèce de sentiment ne se peut véritablement appeler amour puisque ce n'est pas une amour réciproque, et qu'à considérer bien ce qui se passe dans le cœur de deux personnes de cette sorte, on ne trouvera que de l'avarice dans le cœur de la dame, et de la brutalité dans celui de l'amant,

— Cela est si bien dit, reprit Brutus, que rien ne le peut être mieux, mais il faut ajouter à cela qu'un amant de cette humeur ne peut jamais être fidèle ni être heureux, car dans son cœur la fin d'un désir déréglé est le commencement d'un autre puisque ne se souciant pas d'être aimé, il n'est capable que du seul plaisir de posséder ce qu'il aime, et il est capable d'aimer tout ce qui peut plaire à ses yeux sans y chercher autre chose. Ainsi ces amants brutaux n'ont point de bornes dans leurs passions, ils aiment tantôt les brunes et tantôt les blondes, et ils aiment enfin d'une manière si grossière, que l'amour des animaux les plus cruels et les plus sauvages l'est moins que la leur. C'est pourquoi je plaindrais extrêmement la belle et vertueuse Lucrèce, d'avoir donné de l'amour à Sextus, si ce n'était que sa solitude la met à couvert des persécutions d'un tel amant. »

Cependant, comme Herminius remarqua l'agitation de l'esprit de Brutus, il détourna la conversation et fit qu'on ne parla plus que du Prince de Numidie, dont l'aventure était assez surprenante pour mériter qu'on en parlât car il semblait fort extraordinaire qu'un prince africain eût pu trouver quelque intelligence à Rome, et qu'il eût pu entreprendre d'enlever Clélie du palais d'un prince tel que Tarquin. Ensuite de quoi passant d'une chose à une autre, ils voulurent deviner ce que ferait ce prince violent quand il saurait ce qui s'était passé, car les uns disaient qu'il se porterait à la dernière extrémité contre le Prince de Numidie, quelques-uns que par son propre intérêt il aurait quelque considération pour la qualité de Maharbal, et quelques autres qu'il le ferait empoisonner. Aronce qui était infiniment généreux et qui avait été touché de la dernière conversation qu'il avait eue avec cet illustre rival, aussi bien que de la lettre qu'il lui avait laissée en partant de l'île des Saules, pria Amilcar d'apporter soin à empêcher qu'il ne fut maltraité, et, en effet, Amilcar agit avec tant d'adresse auprès de Tullie, et il écrivit d'une manière si judicieuse à Tarquin, que les choses n'allèrent pas aussi mal pour le Prince de Numidie, qu'on se l'était imaginé. Il est vrai qu'il était en si pitoyable état de ses blessures, qu'il y avait lieu de croire qu'il n'en pourrait échapper car la fièvre augmentait, la raison ne lui revenait pas et ceux qui le pansaient en avaient très mauvaise opinion. De sorte qu'on peut dire que le danger où il fut servit de quelque chose à la sûreté de sa vie. Ce qu'il y eut de remarquable en cette rencontre, fut que Tarquin apprenant la condition du Prince de Numidie, comprit qu'il fallait que l'amour qu'il avait pour Clélie l'eût porté à la vouloir enlever, car il n'ignorait pas que Clélius avait été longtemps à Carthage. S'imaginant donc Clélie encore plus aimable puisqu'elle était tant aimée, il sentit un redoublement d'amour dans son cœur, et la connaissance qu'il eut d'avoir un nouveau rival qu'il ne pensait pas avoir, lui donna une nouvelle amour, s'il faut ainsi dire. Il eut même quelque joie de penser qu'Aronce, en quelque lieu qu'il pût être, aurait dépit de ce que le Prince de Numidie avait entrepris pour délivrer Clélie. Il pensa enfin en cette rencontre, tout ce qu'un prince qui avait les sentiments violents pouvait penser, quoique l'amour n'eût ja-

mais été la passion dominante de son âme. Cependant, il donna ordre qu'on redoublât les gardes de Clélie et il donna même encore plus de pouvoir à celui qui les commandait, ce qui réjouit fort Aronce parce qu'Amilcar l'assurant que Tullie était persuadée qu'elle le gagnerait, il pouvait raisonnablement espérer de mettre bientôt Clélie en liberté. Il sut aussi que ceux d'Ardée s'opiniâtraient à vouloir que Tarquin délivrât les captives avant que d'entrer en nul traité et que le peuple commençait fort de murmurer à Rome, aussi bien que les soldats du camp, de ce que Tarquin refusait de les vouloir donner. Ces choses mirent une disposition si favorable dans l'esprit d'Aronce et de tous ses amis, qu'ils se trouvèrent capables de jouir de toute la douceur que l'espérance donne à ceux qui souhaitent quelque chose ardemment, car il y en a à espérer la vengeance, aussi bien qu'à espérer la possession d'une maîtresse. Ceux qui n'avaient pas un intérêt effectif en ce lieu-là avaient, du moins, celui que l'intérêt de leurs amis leur donnait. Ainsi Artemidore, Amilcar, Zenocrate, et Celere ne sentaient que ce que l'amitié qu'ils avaient leur faisait sentir, mais pour Brutus et pour Herminius, ils avaient tous deux plusieurs intérêts au lieu d'un, puisqu'ils avaient celui de leur ami, de leur amour, et de leur patrie, et les choses étant alors au meilleur état qu'ils les eussent vues depuis très longtemps, ils avaient leur part de l'espérance. Ce n'est pas que Brutus, du côté de Lucrèce, espérât rien qui lui pût être avantageux, mais il pensait, du moins alors, que s'il pouvait détruire Tarquin, il détruirait aussi Sextus, si bien qu'un sentiment jaloux excitant encore en lui le désir de se venger et celui de délivrer Rome, il lui semblait qu'il ne devait pas moins agir contre Tarquin en qualité de véritable amant que de véritable Romain. Ainsi l'espérance trouvant place dans le cœur de tant d'honnêtes gens quand ils étaient le soir ensemble pour se rendre compte de ce qu'ils avaient appris touchant leurs intérêts communs, la conversation était tout à fait agréable. Il arrivait même souvent que Racilia, Herminius, et Valerie en étaient, car Valerius souffrait que sa fille demeurât quelquefois deux ou trois jours avec Hermilie qui était devenue sa première amie depuis la solitude de Lucrèce. Pour Clélie, elle avait aussi sa part au repos des autres car Amilcar lui avait fait savoir l'espérance qu'il avait. Il lui donnait des nouvelles d'Aronce, il lui apprit même qu'il fallait que Clélius et Sulpicie ne fussent pas loin de Rome après ce que le Prince de Numidie lui avait dit, et Plotine, se servant de cette occasion pour laisser agir l'enjouement de son humeur, la divertissait malgré qu'elle en eût par cent choses agréables qu'elle lui disait. Il y avait même d'autres amants heureux, car le Prince de Pometie savait bien qu'il était tendrement aimé d'Hermilie, qui pensant alors que tous ceux qui s'assemblaient chez sa tante ne songeaient qu'à délivrer Clélie, jouissait en repos de la conquête qu'elle avait faite du cœur d'un des plus vertueux princes du monde. Titus de son côté était alors si bien avec Collatine, qu'il était bien aise que la trêve lui donnât occasion de voir sa maîtresse. Ainsi les plus malheureux de tous étaient Artemidore et Zenocrate qui avaient assurément tous deux des intérêts hors de Rome. Il est vrai que le dernier n'étant pas trop d'humeur d'envoyer son cœur et son esprit où il n'était pas, avait plus de tranquillité que l'autre. Aussi Amilcar l'ayant remarqué un soir que Brutus les avait tous menés dans la chambre d'Hermilie qui se trouvait un peu mal, et avec qui Valerie était alors, se mit à lui demander si le calme de son esprit venait de sa

fortune ou de son tempérament, et à demander aussi à Artemidore si son chagrin était un effet de son malheur, ou de la mélancolie de son humeur,

— Quant à Zenocrate, répliqua Artemidore, je puis vous répondre pour lui qu'il fait sa tranquillité lui-même,

— Et je puis aussi répondre pour Artemidore, reprit Zenocrate, que la sensibilité de son cœur agit autant contre lui que sa mauvaise fortune,

— Si ceux qui nous écoutent savaient votre vie et la mienne, répondit Artemidore, on verrait bien que ma sensibilité est peut-être plus excusable que l'indifférence que vous avez quelquefois, car vous savez bien que l'absence qui est un si grand mal en amour, n'est pas un mal fort sensible pour vous, et qu'au contraire, elle vous guérit de beaucoup d'autres.

— En vérité, reprit Zenocrate en souriant fort agréablement, vous me faites un injuste reproche ! J'avoue bien, ajouta-t-il, que je cesse quelquefois de me souvenir des personnes que je ne vois pas, mais je vous proteste que dès qu'il m'en souvient je les aime comme auparavant.

— Vous dites cela si plaisamment, dit Hermilie, que vous avez bien la mine de ne vous souvenir point de ce que vous aimez quand vous ne le voyez plus parce que vous ne pouvez aimer que ce que vos yeux vous montrent,

— Encore, reprit Artemidore, n'est-il pas bien assuré qu'il aime toujours tout ce qu'il voit car il est assez sujet à certaines petites absences de cœur qui mettent quelquefois ses amies fort en peine, et il est certain que je l'ai vu plus d'une fois en doute s'il était amoureux, ou non. Ce n'est pas qu'il ne sache bien faire des déclarations d'amour car je me souviens de lui en avoir vu écrire quatre en un jour, qui étaient fort galantes ; il est vrai que ce jour-là ce n'était que pour divertir une troupe de dames infiniment aimables,

— Mais à vous entendre parler, dit Zenocrate en rougissant et en riant tout ensemble, on dirait que j'ai eu mille amours en ma vie ! Cependant si j'y voulais bien penser, à peine en trouverais-je trois ou quatre que je voulusse garantir avoir été de véritables amours, encore suis-je assuré que si vous les compariez aux vôtres, vous ne voudriez pas tomber d'accord que je pusse raisonnablement les nommer ainsi. Ce n'est pas, ajouta-t-il, que je ne croie que ces gens qui se vantent d'une passion violente n'aiment guère plus que les autres qui sont plus sincères, et pour moi, je pense que j'aime autant que l'on peut aimer, et que si cela me durait aussi longtemps qu'il dure à quelques-uns, je serais le plus amoureux de tous les hommes. Mais à vous dire la vérité, cela me passe quelquefois un peu plus tôt qu'à Artemidore qui croit qu'il en irait de son honneur si on le pouvait soupçonner d'avoir changé le premier. Pour moi, il y a même des heures où quand cela ne passe pas assez vite, il m'en ennuie et où je ferais volontiers des vœux pour être débarrassé, car quoiqu'on m'en veuille dire, une amour est une assez grande affaire,

— Ha, Zenocrate ! s'écria Amilcar, si l'amour est une affaire, c'est une agréable affaire,

— Il faut bien que vous soyez persuadé de ce que vous dites, reprit Herminius, puisque quand vous n'en avez point de cette nature, vous vous en faites vous-même,

— Eh ! de grâce, dit alors Zenocrate à Amilcar, apprenez-moi comment vous faites quand vous voulez vous faire une amour, car j'ai essayé plus de vingt fois en ma vie de m'en faire une sans en avoir pu venir à bout.

— Pour moi, répliqua Amilcar, je n'y trouve pas grande difficulté, quand je vois une jolie femme qui a quelque facilité dans l'humeur, et quelque enjouement dans l'esprit et que je me trouve en fantaisie de me faire une petite amour passagère que je puisse quitter lorsque je voudrai et qui me donne pourtant du plaisir tant qu'elle dure, je m'accoutume à parler à cette personne plus qu'à une autre. Je la regarde, je la loue, il n'est pas de temps en temps quelques soupirs artificiels qui ressemblent à de véritables soupirs, je dis quelquefois auprès d'elle de petites chansons que j'ai faites et qu'elle s'applique, il m'échappe quelques petits vers amoureux, quelques regards languissants et je lui dis enfin que je l'aime, ou du moins, je le lui fais entendre. Après cela, pour peu qu'elle prenne de plaisir à mes douceurs, elle m'en donne des siennes. L'espérance naît alors dans mon cœur, et un moment après j'y sens je ne sais quoi que j'appelle amour. Car afin que vous ne vous y trompiez pas, il n'est pas de ces petites amours comme des autres, où l'amour précède l'espérance, puisqu'en celle-ci, il faut que l'espérance précède l'amour et qu'il faut même être assuré du progrès de son affection, devant que de commencer d'en avoir. Il ne faut pourtant pas que la dame qu'on choisit soit si excessivement complaisante que sa douceur ait trop de facilité, mais il ne faut pas aussi choisir pour cela de ces femmes dont on ne peut conquérir le cœur que par les formes et il faut seulement en trouver quelqu'une qui ne soit ni trop austère, ni trop facile, qui n'ait point de galant particulier, et qui aime pourtant la galanterie. Il ne faut pas non plus qu'elle ait si furieusement de l'esprit, il est même bon qu'elle soit un peu dupe en amour, et il suffit enfin qu'elle soit belle, jeune, un peu enjouée et sans caprice car quand elle aura plus d'imagination que de jugement, elle en sera d'autant plus propre à faire une de ces demies-maîtresses qu'on peut quitter sans désespoir quand la fantaisie en prend et avec qui on passe pourtant d'assez douces heures,

— Vous exagérez cela si plaisamment, dit Valerie, que je crois que Zenocrate l'essayera à la première occasion.

— En vérité, reprit-il en riant, je pense que je l'essayerais tout à l'heure, s'il y avait quelque dame ici qui fut telle qu'Amilcar dit qu'il la faut, mais pour mon malheur je n'en connais point à Rome qui soit de cette humeur-là.

— Vous en connaissez du moins à Leonte, à Panorme, à Syracuse, à Agrigente, lui dit Artemidore.

— Je l'avoue, répliqua-t-il en riant, mais peut-être devant que je puisse retourner, la fantaisie que j'en ai sera passée, car il m'en a bien passé d'autres,

— Mais encore, dit Herminius, serait-il ce me semble à propos que nous sussions un peu mieux vos aventures que nous ne les savons. Je sais bien qu'Artemidore les a racontées à Aronce après lui avoir dit les siennes, mais il ne serait pas juste

de lui donner la peine de les dire et il vaut beaucoup mieux vous les demander à vous-même.

— En mon particulier, dit Zenocrate, je n'aurais garde d'entreprendre de raconter mon histoire car dès que je parlerais de moi, Artemidore m'interromprait, et me soutiendrait que je ne me connaîtrais pas bien et puis, à vous dire la vérité, je ne crois pas que mes aventures doivent encore être sues de beaucoup de gens et il y a certaines choses en ma fortune qu'il est bon de ne publier point jusqu'à ce qu'il plaise à mon destin de changer l'état des choses. Mais pour Artemidore, il importe à son repos que tous ses amis sachent sa fortune, afin de lui guérir l'esprit de la plus injuste douleur qui ait jamais été dans le cœur d'un amant, car jusqu'à cette heure personne n'a jamais pu lui persuader qu'il a tort. Cependant comme son repos m'est fort cher, je m'offre à être son historien car encore que je ne sois pas accusé d'aimer trop ardemment ni trop opiniâtrement, je ne parle pourtant pas trop mal de l'amour, c'est pourquoi je voudrais qu'il me fût permis de vous raconter celle d'Artemidore, car si les personnes qui sont ici ne lui persuadent que l'excès de la douleur secrète qu'il porte dans l'âme est injuste, il n'en guérira jamais.

Tout le monde témoigna alors avoir beaucoup d'impatience d'obtenir le consentement d'Artemidore car Brutus n'était pas mari de savoir s'il pouvait se trouver un autre amant aussi malheureux que lui. Herminius par un sentiment de tendresse souhaitait de pouvoir consoler Artemidore. Amilcar par une curiosité universelle désirait de savoir la vie de ce prince, et Valerie et Hermilie, par celle qui est assez naturelle aux personnes de leur sexe, avaient aussi beaucoup d'envie d'apprendre ce que Zenocrate voulait leur raconter. Joint que c'était sentiment assez naturel aux dames qui ont de la vertu et qui ont un attachement secret, d'être bien aises de savoir qu'il y a d'autres personnes vertueuses au monde qui ont de l'amour aussi bien qu'elles. Pour Aronce comme il savait tout ce qui était arrivé à Artemidore, il augmenta encore la curiosité de toute la compagnie, de sorte qu'Artemidore fut si pressé par toutes ces illustres personnes, qu'à la fin cédant à leur volonté, il consentit que Zenocrate racontât ses aventures, mais pour ne s'y trouver pas, il dit qu'Aronce les ayant entendues, il n'était pas juste qu'il les entendit une seconde fois et qu'il s'offrait à l'aller entretenir à sa chambre. Aronce lui dit d'abord qu'il serait fort aise de les entendre encore, mais connaissant à la fin qu'il ferait plaisir à Artemidore, il sortit et le mena avec lui. Après quoi, Zenocrate ayant pensé à ce qu'il avait à dire, commença de parler en ces termes, en adressant la parole à Hermilie seulement, parce qu'il était dans sa chambre :

HISTOIRE D'ARTEMIDORE

« Quoique la Sicile ne soit pas assez éloignée de Rome pour croire raisonnablement que vous puissiez en ignorer les coutumes, je ne laisserai pas de vous en dire beaucoup de choses que je présume que vous ne savez pas, car Madame, à vous

parler sincèrement les Romains méprisent si fort tous les autres peuples, qu'ils croient se faire tort de savoir seulement leurs mœurs. Joint que nos dames n'étant pas aussi sévères qu'elles le sont ici, il est bon que vous sachiez l'usage général des divers lieux dont j'ai à vous parler, de peur que vous ne condamnassiez en particulier celles qui ont intérêt aux choses que j'ai à vous dire. Je vous dirai donc Madame, que la Sicile étant aujourd'hui ce qui lie le commerce d'Afrique et d'Italie aussi bien que celui d'Italie, de Grèce, et d'Asie, on peut dire que cette île fameuse est la commune patrie de ces différentes nations et il s'est fait un si grand mélange de ces divers peuples selon les lieux où leur commerce s'est le plus adressé, qu'excepté à Panorme² on ne trouve presque en nulle part les véritables mœurs du pays. Et ce qu'il y a de rare, c'est que presque toutes les villes maritimes, à la réserve de celle que je viens de nommer, ont pris un certain esprit qui tient quelque chose de la nation qu'elles regardent. De sorte que le côté de Messène,³ qu'autrefois on appelait Zangle, du temps qu'on dit que les gens l'habitaient, a du rapport avec ceux de Rhege.⁴ Pour le côté qui regarde la mer d'Ionie, il y a quelque légère ressemblance aux mœurs asiatiques et pour celui d'Heraclée et d'Agrigente, aux mœurs africaines. Mais pour Leonte qui est le lieu d'où est Artemidore, les coutumes y sont mêlées et tiennent également de toutes ces diverses nations et de celles du pays. Cependant, à parler en général, il y a en tous ces divers lieux assez de liberté et assez de galanterie, et il y en a sans doute peu d'autres au monde dont le séjour soit plus agréable. Car outre que le pays est beau, fertile, abondant et fort diversifié, il s'y trouve beaucoup de gens d'esprit. Le peuple généralement en a tant, qu'il est soupçonné d'en avoir trop et d'être, pour cette raison, un peu inconstant et artificieux. Mais comme je n'ai presque à vous parler que de Leonte et d'Agrigente, je ne vous dirai rien des autres villes de cette île fameuse. Je ne m'arrêterai pas même trop à vous parler de la première, parce que je ne le pourrais sans vous dire trop de choses de la Princesse des Léontins, sœur d'Artemidore, dont je ne dois pas présentement vous raconter les aventures. Contentez-vous donc de savoir qu'il semble que comme le pays des Léontins est presque le plus fertile de l'île, c'est aussi celui où les plaisirs sont les plus délicats, à la réserve de Syracuse et d'Agrigente où je pense pouvoir dire avec la permission d'Amilcar, que toute la galanterie africaine a passé. Cependant, pour venir promptement au principal de l'histoire que j'ai à vous raconter, sans m'amuser à vous dire toutes ces petites choses qui se ressemblent en tous les commencements d'amour du monde, il faut que vous sachiez que cet illustre malheureux est frère de celui qui est aujourd'hui Prince des Léontins et de l'admirable princesse qui a présentement un asile auprès du roi de Clusium et qu'étant né avec toutes les inclinations nobles, il fut de très bonne heure en état de mériter l'estime de tous ceux qui le connaissaient. Pour sa personne je ne vous

2. Nom antique de Palerme.

3. Cité de la Grèce classique, en Messénie, au sud-ouest du Péloponnèse.

4. Rhegium, port prospère du sud de l'Italie, à l'entrée du fameux détroit de Messine (ancien détroit de Sicile) dont la sortie débouche sur le redoutable tourbillon de Charybde (vers la Sicile) et le rocher de Scylla (vers l'Italie), et que les navigateurs craignaient.

en dis rien, car vous voyez qu'il est admirablement bien fait, mais pour son esprit quoique vous connaissiez bien qu'il en a infiniment, j'ose pourtant vous assurer que vous ne le connaissez pas tout à fait car ses chagrins lui ont changé l'humeur, et lui ont laissé une indifférence et une paresse, qui fait qu'il n'a plus le même agrément qu'il a eu dans la conversation et qu'il aurait encore, si la joie reprenait sa place ordinaire dans son cœur. Quant à son tempérament, il est sans doute tendre et passionné. Il aime la gloire et il est extrêmement reconnaissant, aussi soutient-il toujours que le plus grand de tous les vices est l'ingratitude. Il est, de plus, extrêmement libéral et même extrêmement juste, et peu d'hommes enfin ont plus de mérite qu'Artemidore. Il est vrai que pour les gens qu'il n'estime pas, il n'est pas trop régulièrement civil et qu'il a quelque penchant à ne se contraindre que pour ce qui lui plaît, et à ne se soucier pas de tout le reste. Artemidore étant donc tel que je viens de vous le représenter, et étant dans une cour fort galante, eut de l'amour aussitôt qu'il fut revenu d'un voyage qu'il avait fait en Grèce et ce fut pour une fille qui est tout à fait aimable. Ce n'est pas qu'elle ait une très grande beauté mais elle a un si grand agrément qu'elle donne de l'envie aux plus belles et de l'amour aux plus insensibles. Car outre que sa personne est bien faite et plaît infiniment, elle a un certain esprit doux et flatteur qui ne rebute rien et qui au contraire attire tout. Elle ne l'a même ni trop brillant, ni trop sérieux, et il y a une facilité si charmante en son entretien, qu'il n'est pas étrange si Artemidore en fut charmé. Joint qu'à dire vrai, je pense pouvoir assurer que cette fille qui s'appelle Clidamire, eut presque autant d'inclination pour lui qu'il en eut pour elle, du moins lui donna-t-elle d'abord mille et mille marques d'estime, qui lui firent croire qu'elle voulait, bien qu'il portât ses chaînes. Artemidore vint donc à l'aimer si éperdument, que jamais nul autre amant n'a plus aimé. Clidamire fit pourtant quelque légère difficulté de s'engager à l'aimer, parce qu'elle prévoyait que le Prince des Léontins ne trouverait pas bon qu'Artemidore l'épousât, parce qu'il n'avait pas aimé son père. Mais après tout, se flattant de l'espérance que l'amour d'Artemidore surmonterait cet obstacle, non seulement elle souffrit agréablement l'amour de ce prince mais s'il est permis de le dire, elle prit quelque soin d'accroître sa passion et elle vint enfin au point de lui donner toutes les innocentes marques d'affection qu'une fille qui a de la vertu peut donner à un homme qu'elle croit pouvoir épouser un jour. Comme elle écrit fort galamment, et fort tendrement, Artemidore eut un fort grand nombre de lettres d'elle et, durant un temps assez long, il fut le plus heureux amant du monde. Mais à la fin, son bonheur fut troublé par le prince son frère, qui voyant que cette amour faisait assez de bruit dans sa cour, lui en parla d'une manière qui lui fit comprendre qu'il ne consentirait jamais qu'il épousât Clidamire. Artemidore fit pourtant toutes choses possibles pour lui faire changer de sentiments, quoiqu'il n'y eût pas d'apparence, et le Prince des Léontins voyant avec quelle ardeur Artemidore lui parlait, lui défendit non seulement de songer à épouser Clidamire, mais même de la voir et il lui déclara que s'il ne lui obéissait, il mettrait cette fille en un lieu où il ne la pourrait voir. Ensuite, voyant qu'Artemidore ne changeait pas sa forme de vie, et qu'encore qu'il eût fait défendre à Clidamire de souffrir les visites de son frère, elle ne laissait pas de le recevoir ou chez une parente qu'elle avait, ou chez une amie, il la donna en garde à celle qui commande des vierges

voilées qui sont à Leonte et qui sont consacrées à Cérès, et il le fit d'autant plus facilement que Clidamire n'ayant point de mère, il prenait pour prétexte l'intérêt même de cette fille qui est assez riche. Cependant, Artemidore se trouva dans une douleur extrême car Clidamire était en un lieu sacré où il n'y avait pas moyen de faire nulle violence. D'ailleurs, cette fille qui aime fort le monde, s'ennuyait d'une si terrible façon dans sa solitude, qu'elle ne faisait que s'y plaindre continuellement. Elle y devint même malade de sorte qu'Artemidore qui l'aimait de la plus tendre manière qu'on puisse aimer, après avoir tenté inutilement toutes les voies de la douceur et de la violence pour faire changer de sentiments au prince son frère, ou pour enlever Clidamire du lieu où elle était, craignant qu'elle ne mourût de chagrin, fit dire au Prince des Léontins que pour essayer de guérir sa passion, il était résolu de faire un voyage pourvu que dès qu'il serait parti il laissât Clidamire en liberté, ou que du moins, il la mit auprès d'une dame de qualité qui lui put répondre d'elle. Après cela, diverses personnes importantes s'étant mêlées de négocier cette affaire, ce malheureux amant pour délivrer sa maîtresse, s'en éloigna, et s'éloigna de son pays par un pur sentiment d'amour car il ne faut pas que vous vous imaginiez qu'il eut dessein de songer à n'aimer plus Clidamire, au contraire, il n'avait jamais été plus amoureux qu'il l'était alors. Aussi lui écrivit-il en partant, une lettre qui était la plus belle et la plus touchante du monde, qu'il laissa à une confidente de sa passion, avec ordre de dire à son amie, qu'il sacrifiait toutes choses pour son intérêt, qu'il se tiendrait heureux dans son exil, pourvu qu'elle lui conservât son affection, comme il lui conserverait la sienne, l'assurant que dès qu'il saurait qu'on ne l'observerait plus de si près, il retournerait, inconnu, dans Leonte, pour la voir et pour l'enlever de son consentement, si elle l'aimait assez pour s'attacher inséparablement à sa fortune. Il la recommanda même en partant à la princesse sa sœur, et à tout ce qu'il avait d'amis et d'amies dans la cour et il n'oublia rien de tout ce qu'un amant fidèle devait faire. Après quoi, il s'embarqua dans un vaisseau qui s'en retournait à Rhege, portant avec lui toutes les lettres qu'il avait de Clidamire, comme l'unique consolation qu'il pouvait avoir durant son exil. Car j'avais oublié de vous dire que le Prince des Léontins ne s'était engagé à faire sortir Clidamire du lieu où il l'avait mise, qu'à condition qu'Artemidore sortirait de l'île. Le voilà donc embarqué pour une navigation qui ne devait pas être longue, mais comme la mer de Sicile est très dangereuse, un vent furieux s'étant levé poussa le vaisseau où était Artemidore, entre ces écueils si fameux par les naufrages qu'ils ont fait faire, et qui sont connus sous les noms de Scylla et de Charybde.

Il est vrai que le bonheur d'Artemidore voulut que le pilote ayant eu dessein de relâcher à Messène où la tempête l'avait jeté, son vaisseau, qui s'était dégagé heureusement d'entre ces fameux écueils après en avoir été fracassé fût échoué contre un banc de sable qui n'était pas fort éloigné du rivage. Ceux qui étaient dedans voyant que le vaisseau faisait eau de tous côtés, se résolurent de se sauver à la nage. Pour Artemidore, il signala son amour en cette rencontre car ne croyant pas d'abord pouvoir sauver une cassette où étaient toutes les lettres de sa maîtresse et ne pouvant se résoudre à les abandonner, il demeura le dernier dans le vaisseau. Mais à la fin, ayant attaché cette cassette sur deux rames croisées et ces rames à une corde qu'il se passa au bras gauche, il jeta les rames à la mer, s'y

jeta lui-même après, nageant avec tant de force qu'il gagna le rivage, et conserva ces précieuses marques qu'il avait de l'affection de Clidamire. Il y eut aussi beaucoup de ceux qui s'étaient jetés dans la mer qui échappèrent mais il y en eut aussi une partie qui périt. Cependant, comme ce naufrage était arrivé assez près de Messène, Artemidore y fut, mais y fut en pitoyable état car son équipage était perdu. Le hasard avait même fait que ses gens avaient péri, et s'il ne se fut souvenu qu'il connaissait un homme à Messène qui avait autrefois été auprès du Prince son père, il n'eût su que devenir, car le capitaine du vaisseau dans lequel il était venu n'était pas de Leonte, joint qu'il était lui-même si misérable, qu'il n'était pas en état de le pouvoir assister.

Artemidore étant donc allé à Messène, eut le bonheur d'y trouver celui qu'il cherchait. Comme il n'y voulait pas être connu pour ce qu'il était, il changea d'habit et prit celui d'un ami soldat. Aussi bien cet homme chez qui il avait trouvé de l'assistance, n'était pas en pouvoir de le mettre en un équipage proportionné à sa condition. D'ailleurs, Artemidore trouvait quelque douceur à être tout à fait maître de lui-même pendant son exil et à n'être point assujéti à toutes les cérémonies qui suivent inséparablement les personnes de sa qualité quand on les connaît aux villes où elles passent. Il se trouva pourtant alors assez embarrassé à choisir le lieu où il voulait aller, car en l'état où il était il ne voulait plus passer à Rhege, il y connaissait trop de gens. De sorte qu'après y avoir bien pensé il eut dessein d'aller à Heraclée, d'où il espéra pouvoir aisément savoir ce qui se passait à Leonte. Il pensa même qu'il lui serait avantageux de prendre cette résolution, parce qu'il y avait alors guerre entre le Prince d'Agrigente et le Prince d'Heraclée, pour les limites de ces deux petits états. Car comme vous le savez, la Sicile est divisée en tant de dominations différentes, qu'elle ne peut presque jamais être tout à fait en paix. Et comme le Prince de Leonte était ennemi du Prince d'Agrigente, Artemidore crut que s'il portait les armes contre lui, le prince son frère lui en saurait gré quand il le saurait, et se repentirait peut-être de tout ce qu'il avait fait contre l'intérêt de son amour. Ce n'est pas qu'Artemidore, comme il est équitable, ne sut bien que le Prince de Leonte son frère était injuste en haïssant le Prince d'Agrigente qui est un homme d'un très grand mérite, mais, après tout, il ne faisait rien qui choquât l'équité, puisqu'il voulait aller à la guerre, de prendre plutôt le parti du Prince d'Heraclée que celui d'un autre, dont son frère était ennemi.

Il partit donc avec dessein de se mettre dans les troupes d'Heraclée, après avoir été un mois à Messène. En y allant, il rencontra quelques coureurs de celles du Prince d'Agrigente. Comme il n'eût pas voulu être pris, il fit ce qu'il put pour l'éviter. Il s'était joint à huit ou dix cavaliers qu'il avait rencontrés et qui retournaient au Camp d'Heraclée. Il les exhorta à se défendre, et en effet ils se défendirent si courageusement, qu'il n'y a jamais eu un si grand, ni si long combat, entre un nombre si inégal. Les Agrigentins étaient quatre fois plus forts que ceux d'Heraclée. Pour Artemidore, il fit des choses si prodigieuses qu'étant demeuré lui seul en état de combattre, ceux qui l'environnaient prirent la résolution de lui sauver la vie malgré l'opiniâtreté qu'il avait à ne se vouloir pas rendre. Et en effet, quoiqu'ils lui pussent dire, il ne se rendit point et il fallut qu'ils le forçassent à recevoir la vie, après que son épée se fut rompue.

Il y avait parmi ces Agrigentins, un homme de commandement de qualité, appelé Terille, qui trouva cette action trop hardie et trop grande pour être faite par un simple cavalier, tel qu'il semblait être à son habillement. Joint qu'il vit quelque chose dans son air de si noble et de si grand qu'il crût qu'il devait traiter ce prisonnier autrement qu'un autre. Il le fit donc garder très soigneusement et après avoir renvoyé une partie des siens au camp, il fut lui présenter son prisonnier au Prince d'Agrigente, qui était allé pour deux ou trois jours à la ville dont il portait le nom. Artemidore fut sans doute bien affligé d'être prisonnier d'un prince avec qui le Prince de Leonte son frère avait de si grands démêlés qu'on ne les avait jamais pu accorder, car il croyait que s'il était connu pour ce qu'il était, le Prince d'Agrigente en tirerait beaucoup d'avantages et que le Prince de Leonte maltraiterait peut-être encore plus Clidamire parce qu'il la regarderait comme la cause innocente de cette fâcheuse aventure. Il espéra pourtant qu'il ne serait pas connu, car il n'y avait pas alors grand commerce de Leonte à Agrigente, joint qu'ayant su que le prince vers qui on le menait était à un château qu'il avait fait bâtir au haut de la ville, il pensa qu'il ne serait peut-être pas exposé à la vue de beaucoup de monde, qu'il ne souffrirait que l'ennui de la prison, que dans quelque échange général de prisonniers il pourrait recouvrer la liberté. Il pensa même pour se consoler, que les guerres qui se faisaient entre d'aussi petits états que ceux d'Agrigente et d'Héraclée ne dureraient presque jamais longtemps. Ainsi il crût qu'il n'avait autre chose à faire qu'à ne se faire pas connaître et qu'à supporter sa prison constamment. S'étant bien affermi dans cette résolution, il se laissa conduire où l'on voulut.

Mais Madame, avant que de vous dire de quelle manière Artemidore fût présenté au Prince d'Agrigente, et de vous raconter de quelle façon il en fut traité, il faut que je vous parle un peu au long et du prince à qui on le présenta, et de la princesse sa fille et d'une autre personne de même sexe qui a beaucoup de part à cette histoire afin que dans la suite de mon récit vous ayez plus de plaisir en apprenant ce que je vous raconterai car pour moi j'aime fort à connaître les gens dont on me raconte quelque aventure. C'est pourquoi il faut que je vous dise que le Prince d'Agrigente est un homme fort illustre en toutes choses. Sa maison, à laquelle cette principauté appartient, est non seulement très noble et très ancienne mais encore très célèbre pour s'être opposée courageusement à la tyrannie de ce cruel Phalaris, qui donnait des prix à ceux qui inventaient de nouveaux supplices et dont les injustices sont tellement en horreur aux Agrigentins, qu'on n'ose encore prononcer son nom si ce n'est pour le détester. Afin d'entretenir la haine qu'ils ont pour lui, et de la rendre éternelle, ils montrent un jour de l'année, avec des imprécations, ce taureau d'airain, qu'un homme appelé Perille avait fait afin qu'on y enfermât ceux que ce tyran voudrait faire mourir et que lorsqu'on ferait un grand feu tout à l'entour qui les brûlerait de la plus cruelle manière du monde, les voix qu'ils prononceraient ressemblassent à des mugissements et attendrissent moins le peuple qui les entendrait. Vous pouvez juger par cette seule invention qu'on avait trouvée pour plaire à Phalaris, quel devait être ce tyran. Il fit pourtant une action de justice une fois en sa vie, car il fit mourir dans ce taureau d'airain celui qui l'avait inventé, quoiqu'il fut accoutumé de récompenser ceux qui inventaient de pareilles choses. Mais s'il fut juste envers Per-

ille, les dieux furent justes envers lui, puisqu'après mille et mille cruautés, il mourut dans le même taureau d'airain où Perille était mort, et la haine que les Agrigentins eurent pour lui fut si forte, que, parce que les gardes étaient habillés de bleu et que c'étaient eux qui étaient employés à exécuter les cruautés, ils défendirent cette aimable couleur à tous ceux qui dépendaient d'eux. Et en effet, ce n'est que depuis un an que la Princesse d'Agrigente, à la prière d'une amie qu'elle a qui aime passionnément cette couleur, l'a remise en usage.

Mais pour en revenir où j'en étais, le prince dont je vous parle étant d'une race ancienne et ennemie de ce fier tyran, est en vénération à Agrigente. Joint que, quand il ne serait recommandable que par sa propre vertu, il serait fort respecté de ses sujets, car outre qu'il gouverne presque la ville comme si elle était en république, il a de l'esprit, de l'étude, de la capacité et de l'expérience. Il est bon soldat et grand capitaine, il sait tenir ses troupes dans une exacte discipline et sait admirablement l'art de se faire craindre et aimer de ses soldats en particulier, et de ses sujets en général. Il a, de plus, tout à fait le procédé d'un homme de sa naissance car il est doux, civil, et obligeant, principalement pour les dames. Il entend et parle avec facilité plusieurs langues, il aime les lettres et toutes les belles choses, il est magnifique et libéral et a le cœur sensiblement touché de la belle gloire. Il prend tous les plaisirs des honnêtes gens, et il conserve un certain air galant qui fait voir à ceux qui s'y connaissent qu'il a eu le cœur très sensible à l'amour. Si ce prince est digne de grandes louanges, il a une fille digne de lui, et digne de l'admiration de tout le monde.

Philonice, c'est ainsi que s'appelle la Princesse d'Agrigente, est la plus surprenante personne de la Terre, car il faut que vous sachiez que comme elle a perdu la Princesse sa mère fort jeune, et que son illustre père a été fort occupé à diverses guerres où il s'est couvert de gloire, au lieu de la laisser à Agrigente, il la fit élever à la campagne, à un magnifique château qui est à lui. Cependant, quand elle est venue à paraître dans le monde, elle y a paru avec toute la politesse imaginable et l'on peut assurer sans flatterie qu'elle sait cent choses qu'elle n'a jamais apprises et qu'il faut qu'elle ait devinées. Pour sa personne, elle plaît infiniment, et plus on la voit, plus elle plaît.

Elle a les cheveux noirs, déliés et luisants, la taille médiocre mais si agréable et si noble, qu'on ne peut pas l'en avoir davantage. Son action est libre et naturelle et sans aucune affectation. Elle a le visage en oval, le teint uni, lustré, et même assez vif quand elle est en un de ses jours de santé qui sont si avantageux à toutes les belles. Elle a la bouche bien taillée, le sourire doux, spirituel et obligeant. Pour les yeux, elle les a admirables, car ils sont si pleins de feu et d'esprit et d'un noir si brillant, qu'à peine en peut-on soutenir l'éclat, quoiqu'ils aient une douceur extrême. Cependant, il résulte de tous ces traits un air si modeste sur le visage de Philonice, qu'on ne saurait douter de la vertu de son âme et de la délicatesse de son esprit par sa physionomie seulement. Ce n'est pas que quand elle est avec des gens qui ne lui plaisent point et qu'elle n'estime guère, elle n'ait une certaine froideur, qui sans être incivile, a quelque chose de plus touchant pour ceux à qui elle s'adresse quand ils ont quelque esprit, que la fierté même d'une autre personne. Elle est pourtant toujours douce, mais, par grandeur d'âme, et par une

probité dont elle s'est fait une habitude il ne lui est pas aisé de faire de ces caresses trompeuses, dont presque toutes les femmes de la cour sont si prodigieuses. Mais aussi, pour une personne qu'elle aime, il n'y a pas une princesse en toute la Terre, qui sache témoigner sa tendresse plus obligeamment, ni plus exactement, car de quoi ne s'avise-t-elle pas pour obliger ses amies ? Elle a même l'inclination bienfaisante et libérale et tous ses sentiments sont si droits, et si généreux, qu'elle ne pense et ne dit jamais rien que ce qu'elle doit dire et penser.

Pour de l'esprit, elle en a jusqu'à donner de l'admiration, car elle parle avec justesse, galamment et naturellement tout ensemble. Elle entend tout ce qu'on dit finement et y répond de même. Elle écrit des billets si doux, si pleins d'esprit et d'un style si aisé, si naturel et qui sent si fort la personne de qualité, qu'on ne l'en saurait assez louer. Mais ce qu'il y a de plus admirable en Philonice, c'est qu'elle a une vertu solide sans être sauvage ; qu'elle aime la gloire plus que toutes choses, qu'elle a le cœur tendre et l'esprit ferme et que son amitié est également constante, agréable et sincère.

Elle est aussi très adroite à tout ce qu'elle entreprend et on ne peut pas mieux danser qu'elle danse. Elle sait pourtant se priver de ce divertissement sans beaucoup de peine car elle n'est jamais capable de nul emportement. Elle est jeune et sage tout ensemble, elle a du jugement sans expérience et de la prudence sans orgueil. Elle est, enfin, si accomplie, qu'on ne peut dire autre chose contre elle, sinon qu'elle a une vertu de trop puisqu'il est certain qu'elle est si modeste, qu'elle ne s'en connaît pas assez bien, du moins parle-t-elle comme si elle ne s'estimait pas autant qu'elle le devrait. Il est vrai qu'elle s'accuse elle-même d'une façon si ingénieuse, que ses propres paroles la démentent car elle dit si spirituellement qu'elle n'a point assez d'esprit, qu'elle ne persuade personne, quoique tous ceux qui l'approchent aient beaucoup de déférence pour elle.

Cependant, il faut que je vous dise encore, qu'il y a une fille au même lieu dont le père est gouverneur du château d'Agrigente, qui a beaucoup de part à l'amitié de Philonice et qui mérite sans doute aussi d'en avoir. Car outre qu'elle est belle et de bonne mine, elle a un certain esprit engageant et doux, qui plaît et qui charme tous ceux qui l'approchent, elle sait s'accommoder à toutes sortes de gens ; elle parle de toutes sortes de choses admirablement, il ne paraît jamais qu'elle s'ennuie avec ceux qui sont auprès d'elle et elle a un certain enjouement modeste quand elle veut, qui divertit plus que cette joie excessive qu'on voit en certaines personnes qui passent pour fort divertissantes. Cette fille qui s'appelle Berelise, a de plus l'esprit si passionné, qu'elle fait presque principalement consister la gloire, à savoir bien aimer ses amis et ses amies. Et comme Philonice a beaucoup d'inclination pour cette personne, elle est d'ordinaire auprès d'elle. Le jour qu'Artemidore fut mené au château d'Agrigente, elle était avec cette princesse qui était alors dans une grande salle où le Prince son père était avec plusieurs autres dames, appuyé sur un balcon qui donnait sur la cour, afin de leur faire voir douze chevaux admirablement beaux qu'on lui avait donnés depuis peu, parce que la Princesse sa fille ayant fait une partie de chasse pour le lendemain, il voulait qu'elle et Berelise choisissent ceux qu'elles voudraient pour cette fête galante. Comme ils étaient donc occupés à regarder ces chevaux qui avaient

τους des housses magnifiques, Terille, qui avait pris Artemidore, entra dans cette salle suivi de son prisonnier car pour ceux qui l'escortaient, ils demeurèrent à l'entrée de la porte. Vous savez qu'Artemidore a la mine haute, et vous me croirez aisément quand je vous dirai qu'il attirera les regards du Prince d'Agrigente, de la Princesse Philonice, de l'aimable Berelise, et de tout le reste de la compagnie. Encore qu'il n'eût qu'un habillement simple, il ne laissait pas d'être propre et d'avoir l'air d'un homme de qualité, quoique dans le dessein qu'il avait de se déguiser, il affectât d'avoir plus de simplicité qu'à l'ordinaire en sa façon d'agir. Il est vrai que voyant des dames, et des dames bien faites, il ne pût s'empêcher de les saluer de fort bonne grâce et de leur donner beaucoup de disposition à avoir bonne opinion de lui. Cependant Terille qui le présentait au Prince d'Agrigente, prenant la parole dès qu'il vit que ce prince était disposé à l'écouter, « Seigneur, lui dit-il, je viens vous présenter ce prisonnier que je suis obligé de louer avec sincérité, afin d'excuser la faiblesse de ceux qui l'ont pris, et de vous donner une occasion de bien traiter sa valeur. Car pour vous parler avec l'ingénuité d'un homme d'honneur qui doit louer le courage de ses propres ennemis, il m'a quelquefois été plus aisé de mettre cinq cents hommes en fuite, que de vaincre ce vaillant homme. Il a même tant eu de peine à se rendre après que son épée a été rompue, que j'ai crû vous devoir apprendre quel est son courage, afin que le faisant traiter comme il mérite de l'être, il se repente d'avoir exposé sa vie pour n'être pas votre prisonnier.

— Il est si naturel à des vainqueurs généreux, dit alors Artemidore, de louer la valeur de ceux qu'ils ont vaincus que je ne tire nulle vanité des louanges qu'on me donne.

— Celui qui vous loue, reprit le Prince d'Agrigente, est assez brave lui-même pour faire qu'on puisse tirer beaucoup de gloire de ses louanges et si vous l'aviez vu en quelque occasion dangereuse pour lui, comme il vous a vu en une rencontre dangereuse pour vous, vous parleriez sans doute de sa valeur, comme il parle de la vôtre. Cependant, comme le grand cœur que vous avez témoigné et l'air que vous avez sur le visage me disposent facilement à croire que vous êtes d'un sang illustre, quoique votre habillement ne semble être que celui d'un simple officier. Dites-moi de quel lieu vous êtes, quelle est votre condition et par quel motif un aussi vaillant homme que vous s'est jeté dans le parti le plus injuste ? Car je connais bien à votre accent que vous n'êtes pas d'Heraclée, quoique je connaisse bien aussi que vous êtes de Sicile. Mais après avoir conclu que vous êtes de Sicile et point d'Heraclée, je vous avoue que je ne puis dire précisément si vous êtes de Syracuse, de Panorme, d'Erice, de Messène, ou de Leonte quoiqu'il semble que votre prononciation tienne plus de ce dernier lieu que de tous les autres,

— Seigneur, reprit Artemidore, comme j'ai quelques raisons particulières qui m'obligent à ne dire pas le lieu d'où je suis, vous m'en dispenserez s'il vous plaît. Cependant, je puis vous assurer que je ne me plaindrai point de vous, pourvu que vous me fassiez la grâce de me faire traiter comme un simple soldat et comme un prisonnier de guerre. »

Pendant qu'Artemidore parlait ainsi, Philonice et Berelise le regardaient et le Prince d'Agrigente qui le considérait aussi avec beaucoup d'attention prit garde qu'il avait les mains très belles pour un homme, et qu'elles n'étaient ni grossières, ni basanées, comme ont accoutumé de les avoir ceux qui sont ce qu'il disait être. C'est pourquoi se tournant vers Philonice et vers Berelise, « De grâce, leur dit-il, que pensez-vous de ce prisonnier ? Dois-je croire à ses paroles ou à ma raison ?

— Pour moi, reprit Philonice, je lui trouve tout à fait l'air d'un homme de qualité.

— En mon particulier, ajouta Berelise, je suis si fortement persuadée que ce prisonnier est un homme de condition, un homme d'esprit, et un homme à aventures, que quand il me l'aurait avoué, je ne le croirais pas plus fortement que je le crois. Car après tout, poursuivit-elle en abaissant la voix, s'il n'était qu'un simple soldat il affecterait de vouloir faire croire qu'il serait quelque chose de plus, afin d'être mieux traité. Vous lui avez donné assez de lieu de se faire passer pour un homme de qualité, quand même il ne le serait pas et il faut assurément qu'il ait quelque raison particulière qui l'oblige à se cacher,

Philonice confirmant ce qu'avait dit Berelise, et toutes les autres dames qui étaient là ayant dit que de certitude ce prisonnier n'était ni un simple soldat, ni même un simple officier, le Prince d'Agrigente se tournant vers lui avec cet air galant et civil qu'il a toujours : « Comme il vous est avantageux qu'on doute de vos paroles, lui dit-il, et que toutes ces dames ne veulent pas vous croire, ni souffrir que je vous croie, vous me permettez de penser que vous n'êtes pas ce que vous dites être. C'est pourquoi vous serez traité avec toute la civilité et toute la douceur qu'on doit avoir pour un prisonnier brave et généreux, mais vous serez aussi gardé avec toute l'exactitude qu'on a pour les personnes de condition. Cependant, il pourra être que dans la suite du temps vous vous résoudrez à parler avec plus de confiance.

— Ce n'est pas aux vaincus à vouloir donner la loi aux vainqueurs, reprit Artemidore et je n'ai sans doute rien à faire qu'à supporter constamment ma prison et que rendre grâces à ces dames de l'opinion avantageuse qu'elles ont de moi. »

Artemidore dit cela d'un air si noble, que tous ceux qui l'entendirent se confirmèrent en la croyance qu'il était plus que ce qu'il disait être. Après quoi, le Prince d'Agrigente fit venir le père de Berelise, qui comme je vous l'ai dit, était gouverneur de ce château, et lui commanda de faire bien traiter ce prisonnier, et de le faire garder soigneusement. Et en effet, il fit mener à l'instant Artemidore où il devait être. « Mais afin, ajouta le Prince d'Agrigente s'adressant à Berelise, que ce prisonnier n'ait pas envie de rompre les chaînes que le sort de la guerre lui fait porter, donnez-lui de l'amour je vous en conjure.

— On dit qu'il est si dangereux d'en vouloir donner beaucoup, sans s'exposer à en prendre un peu, répliqua galamment Philonice voyant que cette belle fille ne répondait point, que je ne conseillerais pas à Berelise de vous obéir.

— Son silence me dit pourtant qu'elle m'obéira, répliqua-t-il, joint qu'elle a regardé ce prisonnier si attentivement que je m'imagine qu'il touche son inclination !

— Je vous conteste ingénument, répondit Berelise en rougissant, que cet inconnu me plaît et que sans le connaître je le plains, comme un malheureux que je crois digne de ma compassion et à qui je rendrais volontiers tous les offices que je pourrais lui rendre, pourvu que ce ne fût pas contre votre service.

— Encore une fois, reprit le Prince d'Agrigente, vous ne lui en pouvez rendre de plus grand en l'état où il est, que de l'obliger à vous aimer, car si cela est il aimera sa prison, il bénira sa captivité, ses chaînes lui seront douces, il changera peut-être de parti et vous me donnerez un nouveau sujet en vous faisant un nouvel esclave. »

Après cela tout le monde se mit à faire la guerre à Berelise voyant que le Prince d'Agrigente y prenait plaisir, et toute la compagnie en prenait d'autant plus qu'on savait que Terille était fort amoureux de Berelise quoiqu'elle ne le pût souffrir. De sorte que cet amant ne trouvait nullement bon qu'on conseillât à sa maîtresse de donner de l'amour à ce prisonnier, car il avait remarqué qu'elle l'avait regardé avec une attention extraordinaire, et il s'en fallait peu qu'il ne souhaitât de ne l'avoir point pris. Il ne pût même cacher le dépit qu'il avait, quoique ce fut un dépit mal fondé, et Berelise s'en apercevant et n'étant point marrie de le fâcher, changea tout d'un coup sa façon d'agir, et pour répondre à la raillerie du Prince d'Agrigente elle se mit à lui dire qu'après avoir bien pensé elle trouvait qu'en effet il y avait de la charité à donner de l'amour à ce prisonnier. « Mais afin que cela se fasse avec gloire pour moi, poursuivit-elle, il faut qu'il soit effectivement un homme de qualité. Il faut même qu'il soit du pays de vos ennemis, il faut qu'il y soit amoureux, que j'efface sa première maîtresse de son cœur, que je l'oblige à changer de parti, et que je lui fasse oublier sa patrie,

— Mais s'il changeait de parti, reprit brusquement Terille, serait-il digne de votre estime et croyez-vous qu'un homme sans honneur méritât d'avoir de l'amour pour vous ?

— Pour moi, reprit Berelise, j'aime la gloire autant que personne, et je ne puis souffrir une lâche action. Mais en cas d'amour je ne voudrais point qu'on me vînt alléguer l'honneur pour ne faire pas ce que je voudrais qu'on fît et si j'avais un amant, et que je fusse assez injuste pour vouloir un témoignage d'affection de lui qui ne fut pas tout à fait compatible avec la droite justice, je voudrais qu'il fût injuste pour l'amour de moi, ou qu'il cessât de m'aimer. Car si je ne fais pas de scrupule d'être injuste pour l'amour de moi-même, puis-je trouver bon que mon amant en fasse pour l'amour de lui, et qu'il préfère son intérêt à ma volonté ? Je sais bien qu'à parler de cela bien sagement, l'amour ne doit rien faire contre l'honneur mais à en parler en maîtresse, l'amour doit faire faire toutes choses à un amant,

— Ha, Berelise ! reprit Philonice, vous en dites trop car, le moyen d'estimer celui qui vous obéirait si vous lui commandiez une lâcheté ?

— Je vous ai déjà dit, reprit-elle, que je ne veux pas estimer plus mon amant que moi-même et que je veux qu'il soit capable de faire tout ce que je fais, et tout ce que je veux qu'il fasse. Ce n'est pas que je ne sois assurée que je serais incapable de commander jamais une lâcheté mais je suis assurée en même temps, qu'une

maîtresse ne peut jamais trouver bon qu'on ne lui obéisse aveuglément et que quand on lui a désobéi, on prétende encore être son amant.

— Pour moi, reprit le Prince d'Agrigente, qui ai peut-être autant d'expérience en amour qu'à la guerre, je crois qu'un homme d'honneur qui se voit dans la nécessité de faire une lâche action ou de désobéir à sa maîtresse, doit ne faire pas ce qu'elle commande mais il doit aussi sortir de son empire, et tâcher de se guérir par la connaissance qu'il a de son injustice. Mais il ne doit pas prétendre de continuer d'être aimé, puisqu'à parler de la chose en général, il n'appartient pas à un amant désobéissant d'aspirer à cet avantage et quand on a le malheur d'aimer une personne peu généreuse, il faut renoncer à son amour et à ses faveurs, car de vouloir conserver la liberté de raisonner sur tout ce qu'elle vous commande, c'est une chose si opposée aux lois de cette passion, que c'est proprement vouloir détruire l'empire de l'amour. Tous ces mots de prisonnier, de captif et d'esclave, dont on se sert pour dire un amant, marquent assez qu'il est obligé d'obéir, et qu'il faut sortir de l'empire de ce dieu qui fait tant d'heureux et de malheureux si l'on ne veut obéir sans raison et sans connaissance. Mais quand je conclus qu'il faut toujours obéir à sa maîtresse, ajouta-t-il, je dis en même temps qu'il n'en faut point avoir qui n'ait le cœur généreux,

— Mais Seigneur, reprit Terille, qui avait l'esprit irrité, si un homme est obligé d'obéir aveuglément, que devient l'amour réciproque et pensez-vous qu'il soit juste qu'une femme vous dise éternellement pour vous refuser les plus petites faveurs, que la gloire ne lui permet pas de vous les accorder et qu'un homme ne puisse pas dire à une femme que son honneur ne veut pas qu'il lui obéisse ? Car si vous souhaitez qu'une dame vous donne une assignation, elle vous dit qu'elle hasarderait sa réputation, et qu'elle ne le fera pas si vous la priez de vous écrire, elle vous dira qu'encore que cela pût être innocent, il est si dangereux de s'y accoutumer, qu'elle ne s'y pourrait résoudre. Cependant ces choses qu'elle refuse par un sentiment de gloire, ne sont pas des choses criminelles et vous voulez pourtant qu'un amant ne puisse rien refuser, et qu'en un mot l'amour réciproque ne le soit point,

— De grâce, reprit Philonice pour faire plaisir à Berelise, ne vous allez pas imaginer que quand il serait vrai qu'une femme put aimer autant qu'elle serait aimée, elle fut obligée aux mêmes choses car il y a des affections réciproques dont les témoignages doivent être bien différents.

— Il est vrai, dit le Prince d'Agrigente, car les rois doivent aimer leurs sujets et les sujets doivent aimer leurs rois. Cependant, leurs obligations sont bien différentes car les uns ont pouvoir de commander, et les autres doivent toujours obéir. Les pères et les enfants doivent aussi avoir une affection mutuelle. Il y en doit avoir même entre les maîtres et les esclaves, quoique leurs devoirs ne se ressemblent point, ainsi, quoiqu'il doive y avoir de l'amour dans le cœur d'une amante, aussi bien que dans le cœur d'un amant, les témoignages n'en doivent pas toujours être semblables et il ne s'est jamais entendu dire qu'un amant ait dit à sa maîtresse « je vous commande de m'obéir ». Cependant, il n'y a personne qui ne sache qu'en la bouche d'une dame, un commandement est plus obligeant qu'une prière et qu'entre prier, ordonner, ou commander, l'usage a mis certaines

distinctions qui font qu'un amant qui a l'esprit délicat en amour, aimera mieux qu'on lui ordonne quelque chose que de l'en prier, qu'il trouvera encore quelque douceur plus grande au mot de commander, qu'à celui d'ordonner. Encore donc que l'obéissance aveugle soit le partage des amants parfaits, ce ne doit pas être celui d'une amante. C'est pourquoi, je le redis encore, il faut qu'un amant obéisse ou qu'il cesse d'être amant, car dès qu'on peut désobéir on peut n'aimer plus, et on n'a plus droit de prétendre d'être aimé. Si la belle Berelise peut m'acquérir ce vaillant prisonnier et le mettre dans mon parti, j'en serai fort aise.

— Je vous avoue, reprit-elle malicieusement, que je n'en serais pas marrie, et que si j'avais un peu plus de beauté, et plus de ces charmes qui font propres à conquérir les cœurs, je ne désespérerais pas d'en venir à bout, car je sens beaucoup de disposition à bien penser de cet inconnu.

— Vous en avez quelquefois tant à penser mal de ceux que vous connaissez, lui dit Terille à demi bas, que cette nouvelle espèce d'injustice que vous avez ne me surprend pas.

— Ceux que vous dites que je connais, se connaissent peut-être si peu eux-mêmes, lui répliqua fièrement Berelise, qu'ils n'ont pas grand droit de m'accuser d'injustice.»

Après cela, le Prince d'Agrigente se mettant à parler à toutes les dames qui étaient auprès de la Princesse sa fille, de la partie de chasse qui devait se faire le lendemain, la conversation changea et quand le soir approcha, le prince s'en retourna à son palais qui est au milieu de toute la ville. Philonice fit la même chose, toutes les autres dames s'en allèrent aussi, Terille suivit le Prince d'Agrigente, et Berelise demeura chez son père qui se nomme Aphranor, et qui étant de la plus haute qualité, a le plus de pouvoir après le prince. Aussi quand le prince va à la guerre, c'est Aphranor qui commande en son absence et qui a la conduite de toutes choses. Cependant la partie de chasse qui se devait faire se fit, et avec toute la magnificence que le Prince d'Agrigente a accoutumé d'avoir à toutes les fêtes dont il se mêle.

Le jour était beau, la chasse fut heureuse et se fit en un endroit admirable. La compagnie fut belle, Philonice qui se tient admirablement à cheval et qui était habillée le plus galamment du monde ce jour-là, eut toute sa belle humeur ; Berelise toute seule eut je ne sais quelle disposition à la mélancolie qu'elle ne put jamais surmonter. Philonice avait pourtant eu pour elle mille petits soins obligeants car bien que Philonice n'aimât pas passionnément le bleu qu'elle avait mis en usage à Agrigente pour plaire seulement à Berelise, toute sa parure en était. Elle lui avait envoyé une espèce de coiffure avec des plumes pour la garantir du Soleil, qui était la plus jolie chose qu'on pût voir, et elle n'avait enfin rien oublié de tout ce qui la pouvait obliger, et de tout ce qui pouvait mettre la joie dans son cœur. Néanmoins, Berelise était rêveuse malgré qu'elle en eût, sans qu'elle sût ce qui la faisait rêver. Il est vrai que comme elle n'aimait pas Terille, et qu'il s'attacha fort auprès d'elle ce jour-là, il l'importunait et elle croyait qu'il était la seule cause de son chagrin. Aussi lorsque Philonice l'ayant séparée des autres, lui en demanda la cause, elle lui répondit que c'était que la compagnie était trop grande.

— Mais encore, lui dit Philonice, qui en voudriez-vous bannir ?

— J'en bannirais assurément Terille, répliqua-t-elle, et si je faisais tout ce que je voudrais, ajouta-t-elle en riant, je pense que je l'enverrais à la place de ce vaillant prisonnier, à qui je donnerais volontiers la sienne car du moins s'il ne me divertissait pas, il ne m'importunerait point,

— Sérieusement, lui dit Philonice en riant aussi bien qu'elle, je crois que vous avez une puissante inclination pour cet inconnu,

— Il est vrai que j'en ai fort bonne opinion, reprit Berelise, mais après tout, ce qui m'engage à le vouloir servir est un sentiment d'amitié où il n'a point de part, car comme vous le savez j'ai un frère qui m'est fort cher, qu'il y a plus d'un an qui est en voyage, et qui est peut-être exposé à de pareilles aventures. Or, j'ai dans la fantaisie qu'il y a une certaine équité qui oblige les dieux à nous rendre tout le bien que nous faisons, et je me suis résolue de faire tout ce que je pourrai pour cet inconnu, dans l'espérance que les dieux feront qu'en quelque lieu que mon frère soit, on lui rendra la pareille, car comme vous le savez, Telesis est mon ami aussi bien que mon frère, et je suis tout à la fois sa sœur et sa confidente. Ainsi me tenant plus obligée à l'aimer parce qu'il me traite comme son amie que parce qu'il est mon frère, je pense continuellement à lui et c'est assurément par le motif que je viens de dire que je m'intéresse à ce vaillant inconnu.

— Telesis est assurément digne de la tendresse que vous avez pour lui, reprit Philonice, mais je ne sais, ajouta-t-elle avec une galante malice, si en cette occasion vous vous seriez autant souvenue de Telesis, si ce prisonnier avait eu moins bonne mine, qu'il eût eu l'air moins noble, qu'on eût moins loué son courage, et qu'il eût témoigné avoir moins d'esprit.

— Il ne faut pas douter, répliqua ingénieusement Berelise, que ce qui fait principalement que je m'intéresse à cet inconnu, c'est qu'il y a quelque rapport entre lui et mon frère car Telesis est à peu près de son âge, il est, comme vous le savez, assez bien fait, il a donné quelques marques de courage, il a de l'esprit et il est, enfin si je l'ose dire, aussi galant que ce prisonnier semble l'être, si bien que c'est par ce rapport-là que je me trouve engagée à servir cet inconnu. »

Comme Berelise parlait ainsi, elle fut interrompue par le Prince d'Agrigente, qui lui dit que la chasse ne souffrirait pas une si longue conversation et qu'il ne fallait pas, pour ainsi dire, transposer les plaisirs si on les voulait bien goûter. De sorte que Berelise répondant galamment à ce que lui disait le Prince d'Agrigente, le reste de la chasse se passa tout à fait agréablement, et le soir le prince fit un festin magnifique à toutes les dames qui en avaient été. Artemidore qui était logé dans un pavillon dont la vue était sur un jardin du château d'Agrigente, avait vu de ses fenêtres revenir toute cette galante chasse, car encore que sa chambre fût de plain-pied du jardin, comme ce lieu-là est fort élevé, il découvrait, de là, tout le paysage qui environne la ville. La vue d'une compagnie où la joie semblait être universelle redoubla sa mélancolie, car il s'imaginait qu'elle serait la douleur de Clidamire, si elle savait qu'il fût prisonnier, et qu'il le fût d'un ennemi du Prince de Leonte. Il pensait même que sa seule absence lui causerait une affliction incroyable et quand il se souvenait de tous les témoignages d'amour qu'elle lui avait donnés et qu'il lui avait rendus, il ne doutait nullement qu'elle n'employât

tois les moments de sa vie à penser à lui, et à regretter son absence. Ainsi, il sentait non seulement sa propre douleur, mais il souffrait encore celle qu'il présupposait que Clidamire endurait à sa considération. Cependant, comme ceux qui le gardaient rapportèrent diverses choses de lui à Aphranor qui lui persuadèrent que ce prisonnier-là était de plus grande condition qu'il ne disait être, on le garda très exactement, bien qu'à cela près on le traitât avec beaucoup de civilité. Il avait pourtant la liberté d'être seul dans sa chambre pendant le jour et comme ceux qui l'avaient pris ne l'avaient pas maltraité, parce que sa rare valeur leur avait donné du respect pour lui, il avait encore diverses lettres de Clidamire qu'il relisait souvent pour se consoler. Car lorsqu'il était parti de Messène, il n'avait pas jugé que voulant passer pour un simple cavalier, il dût faire porter cette précieuse cassette qui était dépositaire de tous les secrets de son cœur et il s'était contenté de prendre les dernières lettres de Clidamire pour se consoler durant son voyage.

Artemidore vivant donc de cette sorte passait les journées entières à rêver, et à penser à Clidamire, et Berelise, par un sentiment d'inclination, de pitié, de générosité et de tendresse pour son frère absent, avait un soin fort grand de faire qu'on donnât à ce prisonnier toutes les choses qui pouvaient rendre sa prison plus douce. Mais si au commencement elle s'y crut obligée par toutes les raisons que je viens de dire, elle s'y trouva, après, engagée par un motif plus puissant.

Il faut que vous vous souveniez que la chambre d'Artemidore, comme je vous l'ai déjà dit, était de plain-pied de ce jardin dont la vue est si belle, de sorte qu'étant ouverte de deux faces, il y en avait une tournée vers la campagne, et l'autre vers le bout d'une allée qui regarde le long du parterre, et qui a une grande balustrade attachée au pavillon où était Artemidore. Cette allée étant très agréable quand il ne fait point Soleil, Berelise y allait très souvent vers le soir, mais comme on a mis des sièges aux deux bouts et au milieu de cette allée pour pouvoir se reposer et jouir commodément de la belle vue, il y avait un siège tout contre la fenêtre d'Artemidore, disposée de façon qu'encore que cette fenêtre soit grillée, on ne laisse pas de pouvoir s'avancer assez pour pouvoir converser commodément, faire la conversation avec ceux qui sont assis sur le siège qui est au bout de l'allée de ce côté-là. Il était donc arrivé très souvent qu'Artemidore qui s'était senti obligé de la bonne opinion que Berelise témoignait avoir de lui, l'avait saluée respectueusement lorsque sa fenêtre s'était trouvée ouverte, et Berelise qui est naturellement douce et civile, et qui avait une raison secrète, qu'elle ne savait pas elle-même, qui la rendait encore plus douce qu'à son ordinaire, avait parlé diverses fois à Artemidore. Mais comme il ne lui était pas possible de parler mal, plus elle l'avait vu plus elle l'avait estimé, joint que le voyant fort mélancolique, et remarquant même que le visage lui changeait, la compassion faisait qu'elle en avait plus de soin. Comme elle voyait presque tous les jours la charmante Princesse d'Agrigente, et qu'elle la voyait encore plus soigneusement qu'à son ordinaire, parce que le Prince son père, était allé à la guerre, elle lui parlait souvent de son prisonnier. Elle l'appelait quelquefois ainsi en raillant parce qu'elle en prenait soin, et elle le faisait principalement pour donner à Philonice la curiosité de lui parler, afin que connaissant son mérite, elle puisse, au retour du Prince son père, tâcher d'obtenir sa liberté. Et en effet, Philonice qui est bonne, pitoyable, et gé-

néreuse, et qui ne cherche que les occasions de faire du bien à quelqu'un, dit à Berelise qu'au premier beau jour qu'il ferait, elle irait le passer au château d'Agri-gente, pour voir si elle avait raison de louer tant l'esprit de son prisonnier.

Comme c'était alors la plus belle saison de l'année, il fit si beau dès le lendemain que Philonice voulant tenir la parole qu'elle avait donnée à Berelise, fut passer toute la journée avec cette aimable fille. Elle y fut avec plusieurs dames et y mena même un de ses parents que le Prince d'Agri-gente avait envoyé porter la nouvelle d'un avantage considérable qu'il avait remporté sur ses ennemis, car comme il était des amis de Berelise qui aimait fort à lui faire la guerre, elle crut que cela rendrait la promenade plus divertissante. La chose réussit comme elle l'avait pensé car Berelise eut ce jour-là toute sa belle humeur. Mais enfin, sans m'arrêter à vous dire des choses où Artemidore n'a point d'intérêt, il faut que vous sachiez que lorsque l'heure où l'on pouvait se promener commodément le long de cette balustrade dont j'ai déjà parlé, fut venue, Philonice, suivie de toute la compagnie y fut. Comme Berelise lui dit qu'elle ne voulait pas exposer son prisonnier à parler devant tant de monde, Philonice, suivie de Berelise seulement, fut vers la fenêtre d'Artemidore, qui voyant approcher cette princesse la salua profondément. Après quoi, il se voulut ôter de la fenêtre par un sentiment respectueux. Mais Philonice le rappelant : « Revenez vaillant inconnu ! lui dit-elle, revenez, et ne fuyez pas ceux qui vous cherchent !

— Je suis si peu digne de l'honneur que vous me faites Madame, reprit-il, que vous ne devez pas trouver étrange si j'ai voulu me priver d'un plaisir que je ne crois pas mériter.

— Tous les honnêtes gens malheureux, répliqua la généreuse Philonice, méritent la compassion de tout le monde, et quand vous ne seriez que ce que vous dites être, vous mériteriez la protection que je vous offre. Mais à vous parler sincèrement, je voudrais bien que vous voulussiez me dire précisément d'où vous êtes, et qui vous êtes ?

— Si je le voulais Madame, reprit Artemidore, il me serait aisé de vous dire un mensonge dont vous ne me pourriez convaincre présentement, mais comme je fais profession de probité, je crois qu'il vaut mieux vous avouer ingénument que j'ai des raisons, qui ne regardent que moi, qui m'empêchent de vous dire le lieu de ma naissance, que d'aller inventer une fable peu divertissante,

— Mais avouez du moins, répliqua-t-elle, que vous êtes d'une qualité proportionnée à votre esprit, et que comme votre langage, ni votre cœur ne sont pas d'un simple soldat, vous n'en avez pas aussi la naissance, car enfin, je vous assure que Berelise est fort de vos amies, et que j'en serai aussi bien qu'elle si vous voulez avoir cette sincérité pour moi, de sorte que vous pouvez nous confier votre secret sans craindre d'être trahi.

— Les secrets d'un malheureux, Madame, reprit-il, sont si peu agréables à savoir, que quand je serais ce que vous pensez que je suis, je ne vous devrais pas dire les miens car ce serait être fort ingrat que de reconnaître la générosité que vous avez pour moi, par un long récit d'aventures mélancoliques. C'est pourquoi Madame, ne me commandez pas s'il vous plaît, une chose que je ne puis, et que je ne dois pas faire, et soyez certaine que l'honneur que vous me faites m'est si sensible, que

si les malheurs qui m'accablent étaient d'une nature à pouvoir cesser, j'aurais cessé d'être malheureux depuis que vous me faites l'honneur de me parler,

— Ha, Berelise ! vous avez raison, lui dit alors Philonice, votre prisonnier ne fut jamais ce qu'il veut qu'on le croie !

— De grâce, Madame, dit alors galamment Artemidore, apprenez-moi si le Prince d'Agrigente m'a donné à la belle Berelise ?

— Non, reprit agréablement Philonice, mais elle s'intéresse si fort à tout ce qui vous touche, qu'insensiblement elle s'est accoutumée à vous nommer son "prisonnier", et à faire que les autres vous nomment de même car comme vous ne voulez pas dire votre nom, il faut bien vous faire connaître par quelque chose de remarquable.

— Je suis bienheureux dans mon infortune, reprit-il en soupirant malgré lui, d'être le prisonnier d'une si belle et si généreuse personne.

— En vérité, dit Berelise en rougissant, vous n'y avez pas grand avantage car encore que je vous appelle hardiment "mon prisonnier," je ne vois pas que je sois trop en pouvoir de rompre vos chaînes. »

Comme elle disait cela, tout le reste de la compagnie s'approcha, si bien que Philonice s'étant assise et ayant fait asseoir toutes les dames et Clisias aussi, qui est celui que le Prince d'Agrigente avait envoyé porter la nouvelle de sa victoire, la conversation se fit en ce lieu-là.

Artemidore ne croyant pas en devoir être, voulut encore se retirer, mais comme Philonice lui avait trouvé beaucoup d'esprit, qu'il lui donnait de la curiosité et qu'elle était persuadée que c'était un homme de qualité, elle lui commanda de demeurer et d'écouter, du moins, ce qu'on dirait s'il ne voulait pas se mêler dans la conversation. Artemidore remercia Philonice de la bonté qu'elle avait pour lui et demeura appuyé contre les barreaux de ses fenêtres qui regardaient vers le siège où toute cette belle compagnie était assise. Mais à peine y fut-elle que Clisias se mit à porter envie à Artemidore, et à dire qu'il trouvait qu'on était bien plus heureux d'être prisonnier de guerre que d'être prisonnier d'amour ! « Si lorsqu'on était prisonnier de guerre, reprit Philonice, on ne pouvait être prisonnier d'amour, vous auriez raison de parler comme vous faites, mais à mon avis ce ne sont pas des chaînes incompatibles et l'on pourrait être les deux ensemble.

— En ce cas-là, reprit Clisias, un homme serait bien malheureux. »

Comme il parlait ainsi, Berelise regardant fortuitement Artemidore vit qu'il changea de couleur et présupposant qu'il pouvait bien être tout à la fois prisonnier de guerre et d'amour, elle eut envie de lui en dire quelque chose, et de faire remarquer le changement de son visage à Philonice. Mais un moment après, se repentant de ce premier sentiment sans savoir pourquoi, elle rougit et se tut, et laissa continuer la conversation à Clisias, qui répondit à Philonice qu'il soutiendrait toujours qu'un prisonnier de guerre sans amour était moins malheureux qu'un prisonnier d'amour en liberté. « Il me semble, dit alors agréablement Philonice, que comme il n'y a point ici d'homme que ce vaillant inconnu, qui a bien la mine de connaître la pesanteur de ces diverses chaînes, c'est à lui à dire son avis sur ce que vous avancez, car pour moi, de qui le cœur a toujours été

libre, qui n'ai jamais été prisonnière et qui, selon les apparences, ne le serai de ma vie, je ne vous répondrais pas assez bien. C'est pourquoi j'ordonne à Berelise de commander à son prisonnier de vous répondre,

— Comme l'amour est de tout pays, reprit Artemidore, et qu'il se trouve dans le cœur de toutes sortes de personnes sans nulle distinction de conditions, je ne dis pas que je ne connais point l'amour. C'est pourquoi Madame, sans attendre le commandement de la belle Berelise, je veux bien vous obéir et soutenir au contraire que tout malheureux qu'est un prisonnier d'amour, il vaut mieux l'être que d'être prisonnier de guerre. Ce n'est pas que les chaînes d'un amant ne soient plus pesantes que celles que le sort des armes fait porter, mais il y a mille et mille douceurs qui accompagnent les premières et qui ne se trouvent point aux secondes.

— Mais après tout, dit Clisias, un prisonnier de guerre quelque soigneusement gardé qu'il puisse être, a le cœur et l'esprit en liberté et il est presque dans la certitude d'être un jour hors de prison. Au contraire, un prisonnier d'amour avec une liberté apparente est dans un esclavage continu, car non seulement il ne fait pas ce qu'il veut, mais il ne pense pas même ce que bon lui semble. Il ne sait point quand sa prison finira, et il ne peut seulement souhaiter qu'elle finisse !

— Ce que vous dites, reprit agréablement Artemidore, semble faire contre vous, car puisqu'un prisonnier de guerre désire continuellement de recouvrer sa liberté, qu'un prisonnier d'amour ne la peut seulement désirer, il s'ensuit que les chaînes que l'amour fait porter sont plus douces que les autres. En effet, il n'y a pas un seul supplice en amour qui n'ait été précédé, ou qui ne soit suivi, par un plaisir, et le désespoir même ne vient pour l'ordinaire qu'après avoir goûté la douceur de l'espérance, sans laquelle il ne peut jamais y avoir d'amour violente. Car n'est-il pas vrai que la douleur de l'absence ne vient et ne peut venir, qu'après qu'on a eu le plaisir de jouir de la présence d'une personne qu'on regrette ? Que la crainte ne vient guère dans le cœur d'un amant qu'après que l'espérance y a été ? Que la jalousie n'est presque jamais tout à fait violente, si ce n'est dans le cœur d'un amant aimé, ou qui croit l'avoir été plus qu'il ne l'est ? Ce n'est pas que les autres amants ne puissent aussi avoir de la jalousie, mais elle n'est pas si cruelle que celle dont j'entends parler. De plus, ceux qui ont le malheur de trouver des maîtresses dont l'inconstance les rend malheureux ont du moins eu la satisfaction d'être aimés, et je soutiens enfin, comme je l'ai déjà dit, que toutes les peines de l'amour sont précédées ou suivies par de très grands plaisirs. Je dis même hardiment, ajouta-t-il, qu'une partie de ces peines qui font tant gémir, tant soupirer et tant faire de plaintes, ont quelque chose de plus doux que ne le peut être cette liberté de cœur dont vous parlez, lorsque vous soutenez qu'un prisonnier de guerre sans amour est moins misérable qu'un homme amoureux en liberté,

— Je tombe d'accord, reprit Clisias, qu'il n'y a point de tourments en amour qui ne soient précédés ou suivis de quelques plaisirs, mais, à parler sincèrement, ces plaisirs sont de dangereux plaisirs, puisqu'il n'y en a qu'autant qu'il faut pour en rendre la privation très sensible et pour faire qu'on sente plus vivement tous les malheurs qui les suivent. Car il est certain que quelquefois, un regard favorable vous fait passer mille fâcheuses heures, parce qu'on s'imagine toujours que si l'on

était continuellement auprès de la personne que l'on aime, on serait heureux, quand même on n'obtiendrait rien davantage que le seul plaisir de la voir et d'en être vu. Et néanmoins, il arrive souvent qu'après avoir bien cherché, bien attendu, et fait cent et cent choses différentes pour avoir moyen d'être auprès de la personne qu'on aime, il arrive, dis-je, qu'elle se trouve en humeur bizarre, et que ce que vous aviez cru devoir faire votre félicité, fait votre infortune. Au contraire, quand vous la trouvez douce, il arrive encore que vous n'en êtes guère plus heureux, car ce même amant qui pensait qu'il serait content dès qu'il serait à genoux auprès de sa maîtresse, trouve alors qu'il manque encore cent mille choses à son bonheur. Ainsi, au lieu de se louer de la grâce qu'on lui accorde et qu'il a tant souhaitée, il en désire cent autres, et se croit aussi infortuné que s'il n'avait rien obtenu. Je soutiens même qu'il n'est pas au pouvoir de la plus belle personne du monde, de faire dire continuellement durant six mois à un homme amoureux, "je suis content" tant il est vrai que l'amour est incapable de pouvoir rendre heureux.

— Je confesse, reprit Artemidore, qu'il est difficile de trouver un amant qui ne désire rien, et qui, par conséquent, dise toujours qu'il est content, mais je soutiens que ce qui fait une partie de ses plaisirs, c'est qu'il manque toujours quelque chose à son bonheur, qu'il y a une certaine espèce d'inquiétude amoureuse qui est la plus douce et la plus agréable peine du monde, et qu'un des plus sensibles plaisirs de la Terre, c'est d'espérer ce que l'on désire avec ardeur,

— Il est vrai, répliqua Clisias, qu'à mon avis vous avez raison de parler tant à l'avantage de l'espérance, du moins sais-je bien, poursuivit-il, que j'ai remarqué cent fois en ma vie, en diverses occasions, que non seulement un amant sans espérance n'a pas grand plaisir, mais que même pour l'ordinaire, il ne mérite plus d'être heureux aussitôt qu'il est content. Dès qu'il est assuré d'être aimé, il cesse presque d'être aimable, du moins cesse-t-il bien souvent d'être aussi sensible, aussi soigneux, aussi exact, aussi propre, aussi complaisant et aussi respectueux qu'auparavant, et la certitude où il est d'avoir plu à sa maîtresse lui ôtant le désir de plaire, il vient quelquefois à ne plaire plus,

— Ha, Clisias, reprit Berelise, je haïrais bien un amant, posé que je fusse d'humeur à en avoir un, s'il n'apportait pas autant de soin à conserver mon cœur qu'il en aurait apporté à l'acquérir,

— Vous auriez raison, Madame, reprit Artemidore, car je crois qu'un homme qui se néglige quand il est aimé, mérite en effet d'être haï, et qu'il est presque aussi équitable de cesser d'aimer un de ces amants négligents, qu'un amant infidèle ! Je ne sais même, ajouta-t-il, si le procédé de ces gens que la bonne Fortune endort et qui s'abandonnent à une certaine paresse de cœur où ils perdent toute la sensibilité de l'amour, n'a point quelque chose de plus fâcheux et de plus outrageant, que celui de ces amants inconstants qui se laissent charmer à la nouveauté. Du moins sais-je bien que si j'étais une dame en une pareille aventure, j'aurais plus de dépit que mes propres charmes détruissent l'amour dans le cœur de mon amant, que si d'autres charmes me le dérobaient.

— Vous parlez si bien de cette passion, reprit agréablement Philonice en se levant, que je meurs de peur pour l'amour de vous, que vous ne soyez tout à la fois prisonnier de guerre et prisonnier d'amour !

— Je vous suis bien redevable d'une peur si obligeante, reprit Artemidore, je pré-suppose pourtant Madame, qu'elle vient seulement de ce que vous connaissez bien que je n'ai pas assez de mérite pour être un amant heureux.

— Comme l'amour est aussi aveugle que la Fortune, répliqua Philonice, vous savez bien que ce n'est pas toujours le mérite qui est favorisé, et qu'ainsi je n'ai pas pensé ce que votre seule modestie vous fait penser. »

Ensuite Philonice dit encore quelque chose à Artemidore pour lui faire connaître qu'elle ne croyait pas ce qu'il disait, et pour l'assurer qu'elle le servirait en toutes les occasions qui se présenteraient. Après quoi, elle recommença de se promener. Mais tant que la promenade dura, on ne parla que du prisonnier de Berelise qui ne se pouvait lasser d'en parler et d'en faire parler les autres. Philonice pria même Clisias de supplier le Prince d'Agrigente, de sa part, que ce prisonnier eut la liberté de se promener, pourvu qu'il eût toujours des gardes avec lui. Ainsi, quelques jours après que Clisias fut retourné au camp, Aphranor eut ordre de permettre à Artemidore de sortir pourvu qu'il eût des gardes, et de lui faire voir les choses que l'on montre aux étrangers curieux qui viennent dans cette ville-là.

On lui fit donc voir les magnifiques ruines d'un grand palais qu'on appelle le palais des géants, où l'on voit des colonnes d'une grandeur prodigieuse et qui donnent, en effet, sujet de penser que les premiers habitants de cette île ont été plus grands que les autres hommes. Il fut aussi voir des aqueducs admirables qui sont à Agrigente. Il visita les temples d'Esculape, de Vulcain, d'Hercule, de Jupiter, de la Concorde, de Junon et celui de la Pudicité, que la Princesse Philonice a fait bâtir comme une marque éternelle de la pureté de son âme. On lui fit même voir divers tombeaux magnifiques qu'on a élevés à des chevaux, car il faut que vous sachiez en passant, que le terroir d'Agrigente en particulier, en porte de si admirables en beauté et en bonté, qu'il sont célèbres partout, et que de temps en temps, il y en a eu de si merveilleusement beaux et bons, que leurs maîtres leur ont fait élever des tombeaux magnifiques, tant la superfluité a été grande à Agrigente depuis qu'elle est devenue aussi riche qu'elle est. Aussi n'est-ce pas une ville de petite importance, car on assure qu'il y avait neuf cent mille habitants lorsque Phalaris s'en rendit maître.

Mais pour en revenir à Artemidore, depuis qu'il eût la permission de se promener il vit beaucoup davantage Berelise. Dans le dessein qu'il avait de se l'acquérir pour amie afin qu'elle pût lui servir à recouvrer sa liberté, il n'oublia rien de tout ce qu'il crût la pouvoir obliger. Plus il la vit, plus Berelise le trouva aimable, et plus cette puissante inclination qu'elle avait pour lui se fortifia. Elle devint même enfin si forte, que Berelise ne pût plus douter que ce qu'elle sentait pour ce prisonnier ne se dut nommer un commencement d'amour. De sorte que comme elle a assurément beaucoup de vertu, elle eut honte de sa faiblesse et s'y voulut opposer. « Que fais-je, disait-elle en elle-même comme elle l'a dit depuis, que fais-je de ma raison ? Je méprise Terille qui m'adore, qui est d'une condition proportionnée à la mienne, et j'aime un prisonnier inconnu qui ne m'aime pas et

qui en aime peut-être une autre ! Mais, reprenait-elle, puis-je douter de la condition de ce prisonnier, son esprit ne m'assure-t-il pas de sa naissance, et malgré tous les soupçons que j'ai de l'engagement de son cœur, sa civilité pour moi ne m'assure-t-elle pas qu'il n'aime rien ailleurs, et qu'il ne me hait peut-être pas ? Mais non, Berelise ! ajoutait cette aimable fille, ne te flatte point, et souviens-toi que bien loin de croire d'être aimée lorsqu'on ne te le dit pas, il ne faudrait pas le croire d'abord, quand même on te le dirait. Résous-toi donc à combattre cette dangereuse inclination que tu sens dans le fond de ton cœur, résiste au mérite de cet inconnu, et ne te fais pas un supplice dont tu n'oserais jamais te plaindre à personne quand tu devrais mourir de douleur. »

Ce fut sa dernière résolution, et en effet, elle fit si bien, que durant longtemps elle crut s'être surmontée. Il arriva même une chose qui détacha son esprit de cet objet qui l'occupait continuellement, car Telesis son frère, revint de ce long voyage où il était allé, et comme il l'aimait tendrement, il eut tant de joie de la revoir qu'il lui en donna aussi beaucoup. Il lui apprit toutes les aventures de son voyage, il lui raconta toutes les galanteries qu'il avait faites aux lieux où il avait passé, et ayant voulu aller au camp quoique la campagne fut prête de finir, il lui laissa toutes ses conquêtes amoureuses, c'est-à-dire diverses lettres, et un portrait d'une personne qu'il aimait alors, dont il lui raconta cent choses divertissantes. Berelise ayant l'esprit occupé de cette sorte, ne sentit pas durant quelques jours cette espèce d'inquiétude qu'elle avait accoutumé de sentir.

Comme elle avait donc l'âme en cette assiette, elle fut se promener un matin le long de cette balustrade dont je vous ai déjà parlé, car il ne faisait point de Soleil ce jour-là et la promenade y était très agréable. À peine eut-elle fait deux tours qu'elle entendit parler fort haut dans la chambre d'Artemidore dont, s'il vous en souvient, je vous ai dit que les fenêtres donnent sur cette allée. Berelise entendait ce bruit et ne pouvant comprendre ce que ce pouvait être s'en approcha et entendit que le prisonnier priait instamment celui qui le gardait de lui rendre ce qu'il lui avait pris. L'autre, lui parlant fort insolemment, lui disait qu'il n'en ferait rien et que bien loin de le lui rendre il fallait le porter à Aphranor, afin qu'il l'envoyât au Prince d'Agrigente. À peine eut-elle entendu cela, qu'elle ouït que le prisonnier redoublait ses prières et qu'il parlait comme un homme à qui il importait extrêmement que ce qu'on lui avait pris ne fût pas vu. Si bien que sa tendresse se réveillant alors dans son cœur, et la curiosité s'emparant de son esprit, elle appela par son nom celui qui contestait si fortement contre Artemidore. Cet homme s'entendant appeler par la fille de son maître à laquelle il avait, même, l'obligation d'être à son service, fut à la fenêtre pour lui demander ce qu'elle voulait. « Je veux, lui dit-elle, que vous me disiez pourquoi vous parlez si incivilement à un prisonnier qu'on ne vous a pas donné en garde pour le maltraiter, et que vous me disiez ce que vous avez à contester contre lui ?

— Madame, reprit cet homme avec beaucoup de chaleur, il faut que ce prisonnier ait suborné quelqu'un de mes compagnons, car je l'ai trouvé qui écrivait ! De sorte que lui ayant arraché sa lettre avec intention de la porter à mon maître, il s'est mis à me presser si fort de la lui rendre, que la colère m'en a pris, parce que je ne puis souffrir qu'on me croit capable de manquer de fidélité,

Table des Matières

Deuxième partie - Livre deuxième	7
Histoire d'Artemidore	18
Deuxième partie - Livre troisième	119
Histoire de Cefonie	135

- Imprimé sur les presses des Éditions l'Escalier -
Couverture : Vergé blanc naturel 220 g.
Pages intérieures : Bouffant Olin Bulk 80 g.
Police : Goudy Old Style dans ses trois fontes principales.
Impression numérique laser pour les pages intérieures
et jet d'encre pour la couverture.
Reliure dos carré collé.

Dépôt légal : août 2023



Madeleine de Scudéry
(1607 - 1701)

Comme Brutus n'avait plus rien de caché pour Aronce, il fut le lendemain au matin lui faire une visite à sa chambre, lui semblant qu'il trouverait quelque consolation à s'entretenir avec un amant malheureux aussi bien que lui. Et en effet, ces deux illustres amants se parlèrent d'abord avec plus de tendresse qu'au-paravant, et l'amour unit si fort leurs cœurs, qu'ils s'entretenirent avec beaucoup de douceur quoiqu'ils fussent tous deux misérables et ne parlassent que de choses mélancoliques. Pendant qu'ils s'entretenaient ainsi et qu'Herminius agissait secrètement par le moyen de ses amis et pour les choses qui regardaient la passion qu'il avait dans l'âme, et pour tout ce qui pouvait nuire à Tarquin ou servir à Aronce, l'adroit Amilcar agissait de son côté et pour Aronce et contre Tarquin, et pour Clélie et pour Plotine, et pour toutes les autres captives. Il tâchait même d'engager la fière Tullie à délivrer toutes ces prisonnières, principalement les deux à qui un intérêt d'amitié et d'inclination l'attachaient.


Éditions l'Escalier
Saint-Didier - Vaucluse - France
www.editions-lescalier.com



ISBN 978-2-35583-353-3 23€



9 782355 833533

Couverture :

La réunion musicale (détail) - Antoine Le Nain (1642)